BnF Gallica

Les travaux et les jours dans l'ancienne France : exposition organisée... pour commémorer le IVe centenaire d'Olivier de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bloch, Marc. Les travaux et les jours dans l'ancienne France : exposition organisée... pour commémorer le IVe centenaire d'Olivier de Serres. 1939.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

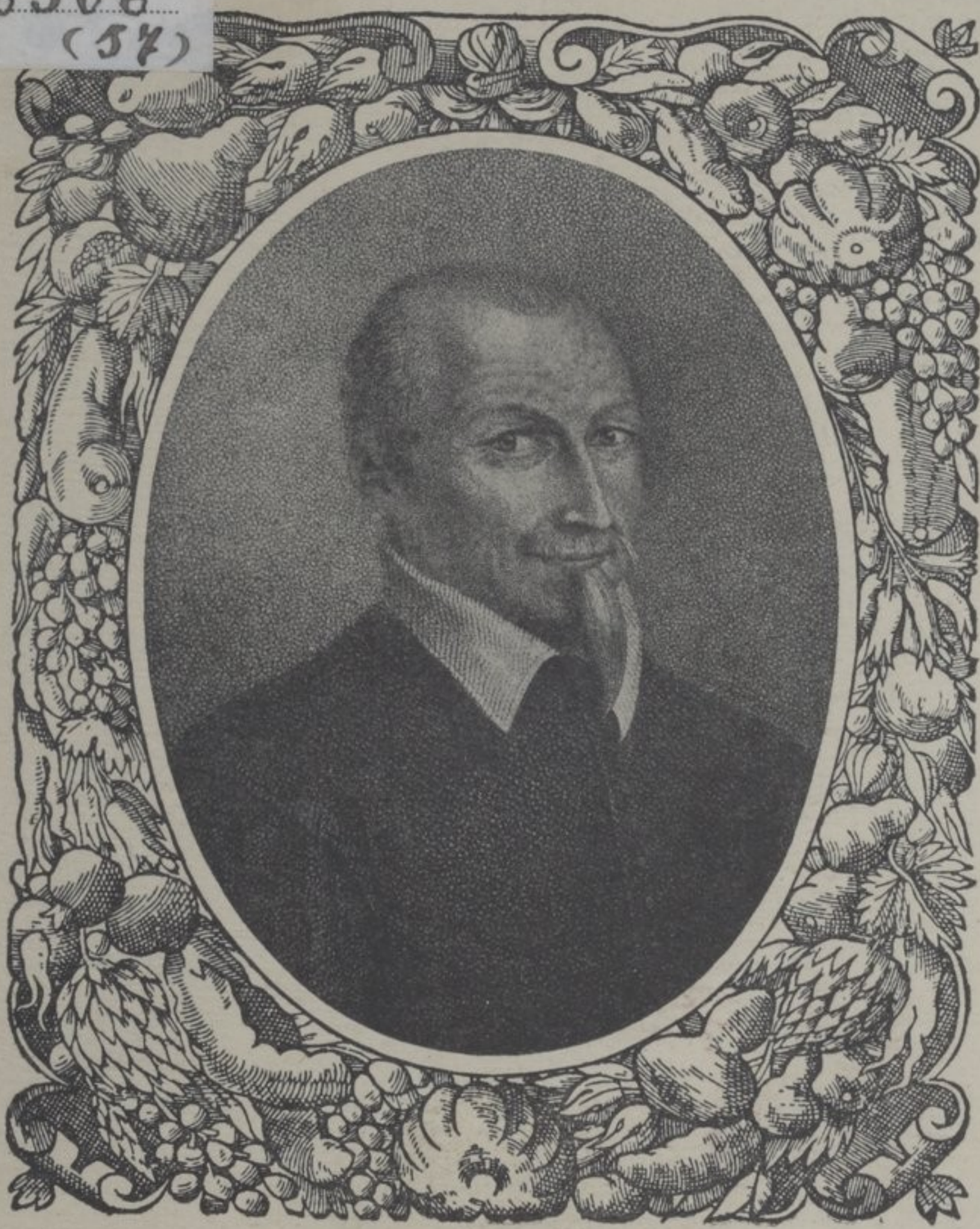
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

8° DOUBLE
Q 6306
(57)

THÈQUE NATIONALE



LES TRAVAUX ET LES JOURS

DANS L'ANCIENNE FRANCE

IVe CENTENAIRE D'OLIVIER DE SERRES

1539-1939

8° Q 6306 (57)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

8°. Q 6306 (57)

027-544
1939
t

Salle E

LES TRAVAUX ET LES JOURS

DANS L'ANCIENNE FRANCE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7513 01017860 5

DDD-TOL-2012-140
2012-352929

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Exemplaire attribué à
l'ANNEXE de VERSAILLES
Service des doubles

Celuure fut extrait & translate du liure de regime des princes fait par messire gilles de rome archeuesque de bourges a lorenne & monsieur loure filz aynsne de phelippe le bel

Cy commence le prologue de linformacion des princes

Beatus vir et sapiens erit et faciet iudicium iustitiam in terra. Jeremie xxiii. Le esleu prophete jeremie qui fist le liure des lamentacions & pleure sur la destruccion des iuifz en demonstrant la trouse darrelui regne pour le fol & mauuais gouuernement des roys qui lors regnoient voulant aussi conseiller qui seruiroient par la forme ordinaire dun roy qui sauroit par reuelacion que deuoit aduenir en lomme tout puissant celui roy & a quoy

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LES TRAVAUX ET LES JOURS DANS L'ANCIENNE FRANCE

EXPOSITION ORGANISÉE
sous les auspices des Chambres d'Agriculture avec le concours du
Musée national des Arts et des Traditions populaires

PAR LE COMITÉ NATIONAL
CONSTITUÉ POUR COMMÉMORER LE IVe CENTENAIRE
D'OLIVIER DE SERRES

PARIS
JUIN - SEPTEMBRE
1939

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

ONT COLLABORÉ A L'ORGANISATION DE CETTE EXPOSITION

MM. Marc Bloch, professeur à la Sorbonne; le Pasteur Ch. Bost; le Pasteur Pannier; Ch. Parain, agrégé de l'Université; G.-H. Rivière, conservateur du Musée des arts et traditions populaires, A. Varagnac, conservateur-adjoint, Maget, chargé de mission; J. Adhémar, bibliothécaire au Département des estampes de la Bibliothèque nationale; Robert Brun, bibliothécaire au Département des imprimés; Ch. du Bus, bibliothécaire au Département des imprimés; P. Le Gentilhomme, bibliothécaire au Département des médailles; Émile A. van Moé, bibliothécaire au Département des manuscrits; Pichard, directeur de la Revue de *l'Art sacré*.

PRÊTEURS

Bibliothèque de l'Arsenal (M. Fr. Calot, conservateur); Bibliothèque Mazarine (M. J. Lailler, conservateur); Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (Mme Duprat-Odend'hal, bibliothécaire en chef); Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts (Mlle Rabaud, bibliothécaire); Bibliothèque du Protestantisme français (M. le pasteur Pannier, conservateur); Bibliothèque Inguimbertine, à Carpentras (M. R. Calliet, conservateur).

Archives nationales (M. P. Caron, directeur).

Musées nationaux (M. Henri Verne, directeur); Musée du Louvre : Département des peintures (M. R. Huyghe, conservateur); Département des objets d'art du Moyen age et de la Renaissance et Musée de Cluny (M. Carle Dreyfus, conservateur); Musée des Arts et traditions populaires (M. G.-H. Rivière, conservateur); Musée de Fontainebleau (M. Ch. Terrasse, conservateur); Musée des Monuments français (M. P. Deschamps, conservateur); Musée des Arts décoratifs (MM. L. Metman, conservateur, Alfassa et Guérin, conservateurs-adjoints); Musée Galliéra (M. Bizardel, conservateur); Mobilier national (M. G. Janneau, administrateur); Service des monuments historiques (M. J. Verrier, inspecteur général).

M. le Curé de Saint-Merry, à Paris; M. le Maire de Donzère (Drôme); M. le Maire et M. le Recteur de Gouézec (Finistère); M. le Maire et M. le Curé de Jambles (Saône-et-Loire); M. le Maire d'Auxerre et M. l'Archiprêtre de l'église Notre-Dame; M. le Comte de Serres; M. le chanoine Gerrebout; M. Ch. Eggimann; M. Paul Gouvert; M. Gilbert Moisset; M. H.-A. Webster.

AVANT-PROPOS

L'INITIATIVE *de l'exposition que la Bibliothèque nationale présente aujourd'hui au public appartient au Comité national Olivier de Serres, qui groupe autour des représentants les plus qualifiés de l'agriculture française de nombreuses personnalités estimées par leurs travaux, des historiens, des conservateurs de dépôts publics.*

C'est une des traditions les plus honorables du Ministère de l'agriculture de s'intéresser aux œuvres de science, comme en témoigne l'admirable Atlas des forêts françaises, *publié sous ses auspices. Les Chambres d'agriculture ont le même souci, et leur collaboration avec le jeune Musée des arts et traditions populaires, si riche d'avenir, anime des activités d'une valeur unanimement appréciée, telles que la récente revue consacrée au* Folklore paysan.

C'est dans cet esprit qu'ont été organisées, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance d'Olivier de Serres, toute une série de manifestations en l'honneur du grand agronome : plantation de mûriers aux Tuileries, rassemblement paysan et création d'un musée à Villeneuve-de-Berg, patrie d'Olivier de Serres, organisation d'une exposition de la soie à Lyon, publications de textes et d'études.

La Bibliothèque nationale voudrait faire davantage. Elle aborde, au delà de la personne d'Olivier de Serres, un sujet qui n'a jamais, malgré son importance, été celui d'une exposition :

la vie rurale de l'ancienne France, c'est-à-dire la vie de ces masses paysannes, dont l'histoire n'a été éclairée que récemment, et notamment par les beaux travaux de M. Marc Bloch, professeur à la Sorbonne ; nul mieux que lui ne pouvait faire comprendre la difficulté de ces recherches et la méthode qu'il faut y apporter. Les documents sont de toute nature et d'autre part infiniment dispersés. Nous avons, grâce à une collaboration vraiment nouvelle entre archéologues, « folkloristes », historiens, tenté de les réunir et, en reprenant le vieux titre chargé de sens, toujours vivant, toujours vrai, les Travaux et les Jours, *de composer un vaste tableau. Quelles qu'en soient les inévitables lacunes — l'exploration de ce sujet est encore récente — on voudra bien apprécier l'effort que suppose un tel rassemblement. Ce n'est pas le moindre mérite des ethnographes qui dirigent le Musée des arts et traditions populaires d'avoir su reconnaître à tant d'objets dédaignés naguère, parce qu'ils étaient encore en usage dans les fermes, dans les foyers les plus humbles, la valeur que les archéologues ont depuis longtemps conférée à d'autres objets de même nature mais de provenance lointaine.*

*A côté des objets eux-mêmes, dans leur réalité, on a placé l'image ou l'interprétation qu'on en trouve dans un certain nombre de manuscrits français à peintures ou de livres imprimés du XVI*e *siècle que conserve la Bibliothèque nationale. Les œuvres des artistes de la fin du moyen âge nous offrent la plus riche source de documents figurés sur la vie rurale. Leur réalisme restitue, avec une exactitude qui n'a jamais été égalée jusqu'à l'époque de la photographie, un choix presque illimité de plantes, d'animaux, d'objets de la vie quotidienne, d'instruments, de gestes et même de procédés des différents métiers.*

Cette prospection à travers le livre manuscrit ou imprimé et à travers les documents les plus divers laissera des résultats

durables. Un fonds iconographique a été constitué à l'occasion de cette exposition. Il compte actuellement plus de mille documents recueillis dans les manuscrits et les bois du XVIe siècle.

Le catalogue de cette exposition, par le choix des objets, par l'étude qui en est faite et les commentaires dont leur présentation est entourée, demeurera comme un manuel de la vie rurale dans l'ancienne France, une claire et attrayante introduction à une partie essentielle de l'histoire de nos arts et traditions populaires.

Notre gratitude va aux historiens dont les textes si denses éclairent de vues nouvelles ce catalogue : M. Marc Bloch, professeur à la Sorbonne, M. Ch. Parain, agrégé de l'Université, M. le pasteur Ch. Bost.

La Bibliothèque nationale a trouvé auprès de l'Assemblée permanente des présidents des Chambres d'agriculture le plus libéral appui. Nous en exprimons plus particulièrement nos remerciements à M. Joseph Faure, président, et à M. Prault, directeur. Une telle entreprise enfin aurait été impossible sans le concours de M. Georges-Henri Rivière, conservateur du Musée national des arts et traditions populaires, ainsi que de ses collaborateurs M. André Varagnac et M. H. Maget, rédacteur de toute la partie technique du catalogue, avec qui la collaboration a été constante pendant plusieurs mois. M. Robert Brun, bibliothécaire au département des Imprimés, a eu la plus grande part dans l'organisation de l'exposition. Enfin M. Émile A. van Moé a pu, grâce à sa connaissance parfaite des manuscrits français à peintures, en présenter un choix particulièrement heureux.

JULIEN CAIN

Administrateur général de la Bibliothèque nationale

AUX VISITEURS

Olivier de Serres n'écrivait pas pour les paysans, dont l'immense majorité, de son temps, auraient été incapables de le lire. Le « mesnager », auquel s'adressent ses leçons, est un gros propriétaire. Son livre voulait être le bréviaire de cette noblesse campagnarde, qui, issue souvent, à bref intervalle, d'une forte souche populaire, instruite, d'ailleurs, sur la fragilité des rentes par les vicissitudes de la révolution des prix, demandait alors au *Théâtre des champs* le moyen de réparer, d'accroître ou de consolider les fortunes ancestrales. L'agriculture qu'il prône ne se fonde pas ou, du moins, ne se fonde pas uniquement sur les « recettes » de praticiens « sans lettres ». Il ne méconnaît certes pas les enseignements de l'usage. Il professe qu'on ne doit « s'en destourner que le moins qu'on peut et avec de grandes considérations ». Mais il entend, conformément au meilleur esprit de la Renaissance, le corriger, quand besoin est, par la « raison ». Pourtant, ces paysans, il les avait, n'en doutons point, souvent regardés s'ingénier et peiner. Ce qu'il savait par expérience directe — et telle était, assurément, la part la plus considérable de son bagage d'agronome —, il le tenait moins des hommes de sa classe que de ces « bons et experts laboureurs » envers lesquels il a, dès les premières pages, loyalement avoué sa dette. Si son livre enfin, tout plein des odeurs familières de la glèbe et de la cuisine, n'a rien d'une berquinade, comment oublier que, lecteur de l'Évangile, le seigneur du Pradel a trouvé quelques mots d'une simple grandeur pour s'élever contre les païennes

duretés du vieux Caton ? Car les serviteurs doivent être désormais traités comme « personnes de libre condition et chrestiennes » et « la vraie obéissance ne procède que d'amitié ». C'est pourquoi, lorsqu'il s'est agi d'honorer la mémoire de ce gentilhomme, justement féru de « science », mais sensible à la « majesté » que possède « l'antique façon de manier la terre », on n'a pas cru pouvoir lui choisir d'hommage plus légitime que de faire revivre, sous les yeux du public, les empiriques travaux et les humbles jours de ces rustres qu'il n'avait pas dédaignés et dont il a beaucoup appris.

Une pareille suite d'images n'a pas seulement de quoi charmer les regards. Elle peut et doit instruire et faire trouver. Nous attendons beaucoup, en particulier, des observations des visiteurs : car il se rencontrera, assurément, parmi eux, plus d'un homme de pratique, auquel la forme d'un instrument, le dessin d'un geste, l'aspect d'une plante suggéreront des souvenirs ou des rapprochements, fort propres à nourrir de concret les interprétations des érudits. Les quelques lignes qui vont suivre n'ont d'autre objet que d'aider de leur mieux à orienter les curiosités.

Miniatures, dessins à la plume, gravures, bas-reliefs sont autant de témoins que nous interrogeons sur les choses et les mœurs du passé. C'est dire qu'à leur égard la critique du témoignage ne saurait omettre de revendiquer ses droits. Maladresse à part, qui ne risque guère de tromper, parce qu'elle est généralement évidente, les deux pièges que le document iconographique prépare au chercheur se nomment plagiat et schématisme. D'autres, sans doute, marqueront dans ce catalogue, mieux qu'il ne me serait possible de le faire, l'influence des recettes d'atelier et de leurs migrations. Tel commentaire sur les Psaumes, par exemple (ms. latin 8846), exécuté en terre anglo-normande, ne pourra être invoqué qu'avec beaucoup de précautions pour reconstituer les pratiques de notre vieille agriculture sur les rives de la Manche :

car l'imagerie dont il s'inspire semble bien d'origine italienne. Quant au goût de la simplification, il a beau, au rebours de l'insincère poncif, prendre rang parmi les plus légitimes et les plus séduisantes des formes esthétiques; les observateurs des techniques anciennes ne rencontrent pas en lui de moindres dangers. Il est loisible — pour ne pas dire plus — de placer Picasso, comme artiste, beaucoup plus haut que Meissonier. Il n'est pas sûr que, comme source de renseignements sur les aspects matériels d'une civilisation, l'œuvre d'un Meissonier ne doive point paraître préférable à celle d'un Picasso. Or l'art d'autrefois a eu, lui aussi, ses époques qui volontiers sacrifiaient le détail à la beauté et à la force expressive des lignes. Ainsi, l'ère romane. Non, par bonheur, les réalistes XIVe et XVe siècles, d'où datent nos plus abondants recueils d'enluminures rurales.

Ces rappels de prudence n'ont rien, faut-il l'ajouter? de conseils de scepticisme. Ils reviennent simplement à confirmer qu'en matière d'images, comme d'écrits, l'interprétation du document par ses propres raisons d'être et la comparaison avec les témoignages voisins comptent parmi les indispensables fondements de toute recherche sur le passé.

Aussi bien, qui donc, ayant contemplé les illustrations ici réunies, puis les ayant commentées tantôt à l'aide de ses souvenirs concrets, tantôt par rapprochement avec d'autres sources, hésiterait à reconnaître, dans la plupart d'entre elles, de fort précises leçons? Parfois ce qui nous frappera sera la merveilleuse pérennité de certains instruments. Sur les gravures de ce *Virgile* alsacien, dont malheureusement il n'a pu être exposé que trois pages (nos 13, 52 et 58), voyez le traîneau à bois ou à foin. C'est, toute pure, la « schlitte » vosgienne dont, dans mon enfance, on m'ordonnait d'éviter la dégringolade, sur les sentes à pic tracées par les bûcherons. Mais, aux yeux de l'historien, adepte d'une science du changement et curieux d'expériences comparées, les différences importent sans doute

encore davantage : oppositions dans le temps, qui, s'il en était besoin, suffiraient à démentir, une fois de plus, l'insupportable mythe de l'immutabilité paysanne; contrastes, dans l'espace, entre les civilisations agraires, si variées, qui se partagèrent notre vieux sol et dont Olivier de Serres, en tant de passages, a bien su noter la diversité.

Jetez les regards sur les scènes de l'été. Presque constamment c'est à la faucille que se fait la moisson. Le plus souvent, la lame est dentelée; le paysan, rassemblant les épis dans l'autre main, « scie » ses blés (le verbe, qui vient du latin *secare*, « couper », n'a pris sa signification actuelle que par comparaison de l'acte du scieur de bois avec celui du manieur de faucille). Quelquefois, cependant, le tranchant semble lisse. Plus rarement, on voit, au moins depuis le XVIe siècle, apparaître la « pique » ou « sape », dont la lame se rapproche beaucoup de celle de la faux, mais en plus petit et surtout emmanchée d'un court bâton. Jamais, par contre, la faux proprement dite, avec son manche allongé et l'ample geste qu'elle impose à l'homme, n'intervient[1]. Non qu'elle fût, le moins du monde, ignorée. Mais c'est à la page précédente, vouée aux travaux des prés, qu'il convient de la chercher; on l'employait à couper les foins, non le froment, le seigle ou l'orge. Pour bien des raisons, qu'il serait trop long, ici, de scruter en détail. Elles n'étaient

1. Ici, les nombreux lecteurs du livre classique de M. Émile Mâle sur l'*Art religieux du XIIIe siècle en France* seront peut-être tentés de soulever une objection. Car il est dit, dans cet ouvrage, que sur la façade occidentale de Notre-Dame de Paris (piédroits du portail de la Vierge), la moisson, exceptionnellement, se fait à la faux. C'est par erreur. Bien que sur la scène de moisson (au mois d'août), l'outil ait disparu, le geste ne permet pas de douter qu'il ne s'agît d'une faucille. Le malentendu vient du bas-relief de juillet. On y voit, en effet, un paysan aiguisant sa faux. Mais cette figure justement célèbre se rattache aux travaux des prés, dont une fantaisie de l'artiste a étalé le rappel sur deux mois successifs, sans cependant jamais représenter la fauchaison elle-même. Juin montre un homme portant une charge de foin. L'ordre de ces deux fragments d'un même cycle est d'ailleurs singulier; et l'on peut se demander si quelque interversion ne s'est pas produite, au moment de la mise en place. Pour ce passage sur les instruments de moisson, je dois plusieurs précisions utiles à M. Charles Parain, dont les lecteurs du catalogue auront plus loin l'occasion d'apprécier l'érudition.

pas toutes de nature strictement technique; et l'on comprendra mieux l'une d'elles, qui ne fut pas la moins agissante, lorsqu'on aura constaté combien, sur nos miniatures, les chaumes se dressent encore haut au-dessus de guérets pourtant moissonnés. Dans les nombreuses campagnes qui, fidèles aux lois de fortes servitudes collectives, livraient les champs, une fois dépouillés de leur récolte, à l'usage par le village entier, sectionner les tiges au ras du sol, comme on y est nécessairement amené en fauchant, eût passé pour un attentat de l'individu contre le groupe. Car les pailles dont la faucille, au contraire, ne tranchait que le sommet faisaient partie du patrimoine de la communauté; elles servaient à la nourriture du troupeau commun, « champoyant » sur les labours « vides de fruits », et si on admettait cependant assez souvent qu'une part en fût distraite aux dépens de cette réserve de pâture, c'était au profit des plus pauvres habitants, auxquels la coutume reconnaissait le droit de s'en aller les cueillir, à travers tout le terroir, pour les toits ou les litières. Lorsque, depuis le XVIIIe siècle, la faux commença de paraître aux mains des moissonneurs, son avènement, qui ne fut d'ailleurs pas universel, prit rang parmi les symptômes de la désagrégation dont les vieilles mœurs agraires commençaient dès lors de sentir l'atteinte.

Le labour, maintenant. Dès le XIIe siècle, voici, conduite par les serviteurs de Job, que harcèlent les Sabéens, la silhouette familière de notre charrue (ms. latin 15675). Tout y est : le soc, le coutre, les deux roues et — je crois bien, encore que le détail soit plus aisément visible sur les documents postérieurs — jusqu'au petit maillet, que, le fichant dans un trou ingénieusement pratiqué à même l'age, le laboureur conservait ainsi à portée de sa main pour les ajustements, en cours de travail. Telle, traînée, selon les lieux, tantôt par des bœufs et tantôt par des chevaux, voire par de modestes ânes, elle réapparaîtra par la suite sur d'innombrables miniatures. Avec bien des variantes, certes, sur lesquelles M. Van Moé a,

dans le catalogue, soigneusement attiré l'attention et qui, une fois de plus, attestent la diversité de ces anciennes techniques, comme leur capacité de progrès. Les traits essentiels, néanmoins, demeurent pareils. Cependant, cette création des terroirs, largement étalés, du Nord, cette « charrue » dont le nom, de pure souche celtique, évoque les vieux souvenirs de la Gaule, n'était pas l'unique instrument qui, dans la France de naguère, servît à préparer le sol pour les futures moissons. Non seulement les pauvres gens, ne disposant point d'attelages, devaient souvent se contenter d'une houe ou d'une de ces bêches dont on les voit, sur certaines images, user non pour fouiller, mais pour retourner les mottes, par le côté. Même pour tracer les sillons, toute une partie de notre pays employait encore l'araire méditerranéen, sans roues et, généralement, sans coutre. C'étaient, avant tout, les provinces du Midi, par malheur les plus pauvrement représentées dans nos illustrations, mais au nom desquelles un recueil de figures, exécuté probablement dans la région lyonnaise, porte du moins témoignage (ms. fr. 24461). Tant il était vrai que, selon le mot d'Olivier de Serres, « de climat à climat » l'on ne s'accordait point « sur ce mesnage ».

Tous ces instruments furent longtemps presque entièrement faits de bois. Car c'était à la forêt ou aux arbres des haies que le paysan demandait alors le plus clair de son outillage : depuis les écuelles que tant de peintres des scènes domestiques ont scrupuleusement figurées sur le buffet ou l'humble table, depuis les bardeaux, qui, sur l'agreste toit, avaient peut-être (comme en témoignent les censiers carolingiens) précédé même le chaume, jusqu'à l'équipement du labeur agricole. Sur quelques miniatures cependant, de plus en plus nombreuses à mesure que le moyen âge incline vers sa fin, on voit nettement apparaître le fer. C'est, à l'ordinaire, seulement en bordure de l'outil, là où il importait de disposer d'une matière qui ne s'émoussât point trop aisément : tranchant de la bêche,

pointe du soc. Ainsi, l'âge du minéral, qui suppose une préparation technique plus complexe et des échanges commerciaux plus actifs, succédait lentement, dans l'usage champêtre, au règne des forces spontanées de la végétation.

Nos illustrations s'arrêtent bien avant la grande révolution agricole qui, aux XVIIIe et XIXe siècles, vit, par l'avènement des plantes fourragères, de la pomme de terre et de la betterave à sucre, s'altérer si profondément l'antique paysage végétal. Mais certaines d'entre elles, qui proviennent de la période immédiatement antérieure à Olivier de Serres, racontent une autre métamorphose culturale : la migration des légumes italiens — melons, cardes, artichauts, notamment — qui, acclimatés d'abord dans les potagers des châteaux de la Loire, devaient de là — « moyennant exquis labourage, procédant d'artificielle invention », comme dit notre Olivier — venir enrichir nos jardins partout où il était possible de « dompter », à leur profit, « ciel et terre ». La Renaissance n'emprunta pas à l'Italie seulement des formes d'art ou de pensée; elle lui déroba aussi de quoi étoffer et varier notre alimentation; et comme l'intelligence n'affectait point alors de se séparer de l'action, même la plus familière, ce furent les mêmes hommes, parfois, qui se firent, simultanément, pourvoyeurs d'idées et pourvoyeurs de graines : témoin l'amusante lettre de Rabelais, que l'on a tenu à mettre sous les yeux des visiteurs (n° 33). Et voici enfin qu'avec le tabac (n° 42) — le maïs aussi, d'ailleurs, et déjà le haricot — surgit à l'horizon l'apport des grandes découvertes d'Amérique : signe de l'élargissement du monde qui de notre agriculture européenne allait faire comme le point de convergence des civilisations.

Au milieu de tout cela, l'homme lui-même, le manant, poursuit, comme disent les vieux textes, sa « peineuse » vie. Malgré les rugosités du sol et les piquants des chaumes, c'est pieds nus qu'à l'ordinaire il fauche les foins et « scie » les blés : car il faut épargner les chaussures, que le peintre, parfois,

montre dans un coin du champ ou du pré; mais ne les laissait-on pas plutôt à la maison? Il est vêtu, généralement, de toile, ainsi que le notait, sous Louis XI, l'Anglais Fortescue, fier des belles toisons britanniques dont les dépouilles, dès son temps, habillaient, au contraire, les rustres de son pays; souvenons-nous du mot de Michelet, encore si proche, par ses traditions familiales, de l'ancienne France : « la laine, grâce à Dieu, a descendu au peuple ». Il s'en va, notre paysan, à l'automne, dans la forêt, faire tomber à grands coups de trique la pluie des glands, pour le plus grand plaisir d'étranges porcs hirsutes qui, mal sélectionnés sans doute, ressemblent à s'y méprendre à des sangliers : la forêt est encore une pâture, autant et plus qu'une réserve de bois, et c'est à ce titre que les communautés villageoises la disputent âprement aux seigneurs. Il garde ses moutons, armé de la longue houlette, que termine un crochet destiné, comme nous l'apprend Jean de Brie, à retenir les brebis ou les agneaux par la patte, pour les soins nécessaires. Il a ses fêtes saisonnières, joyeuses haltes assurément dans le monotone déroulement des travaux, mais dont la plupart — M. Varagnac s'est, plus loin, chargé de le rappeler — étaient aussi des rites, tantôt authentiquement chrétiens, tantôt, et plus souvent peut-être, legs d'un antique paganisme agraire, à la fois traditionnel et instinctif. Et voici enfin, au-dessus de lui, l'ombre de la seigneurie. Car on ne saurait oublier que Jacques Bonhomme n'était pas, tant s'en faut, le seul à tirer le bénéfice de ses propres fatigues. Une part du jus de sa vigne, s'il est, comme les gens de Verrières, tenancier de Saint-Germain-des-Prés, aboutit au cellier des moines, ses maîtres (n° 8.); et les produits de ses redevances s'inscrivent le long des pages du gros livre que, sur un autre recueil du même monastère, on voit le prévôt présenter à l'abbé mitré [1].

1. Miniature du registre LL 1056 des Archives Nationales, reproduite par Yvonne BEZARD, *La vie rurale dans le sud de la région parisienne de 1450 à 1560*, Paris, 1929, Pl. II.

Ce ne sont là que quelques échantillons. Chacun en pourra, pour son plaisir et son profit, recueillir beaucoup d'autres. Dans l'exposition même. Aussi, en dehors de ses vitrines. Si riche, en effet, que soit la collection d'images diligemment réunies par les bibliothécaires de notre « Nationale », elle n'est pas, chacun savait bien, dès l'origine, qu'elle ne pouvait pas être, à beaucoup près, complète. Le public n'aura aperçu, par exemple, qu'un petit nombre de ces livres d'heures des XIVe et XVe siècles dont le vélin se pare de tant de délicats et précis paysages. Il ne lui aura été donné de contempler ni le terrier, c'est-à-dire l'inventaire des droits seigneuriaux, que, vers 1493, un seigneur de Marcoussis, l'amiral de France Louis de Graville, fit orner de bucoliques miniatures [1], ni ce curieux tableau du palais de Fontainebleau où l'on voit figurés, côte à côte, par les soins d'un artiste inconnu du XVIe siècle, les deux procédés qu'Olivier de Serres a décrits comme employés, concurremment, dans la France de son temps, pour séparer les grains de leur enveloppe : le battage au fléau et le « trépis des grosses bestes », « marchans hastivement en rond » pour fouler les épis, sur l'aire [2]. Il n'aura trouvé représentés que par quelques moulages les « quatre-feuilles » et les piédroits de nos cathédrales, où l'art gothique a mis le plus sûr de son sens du geste.

Ainsi le tour d'horizon que les salles de la rue de Richelieu proposent à leurs hôtes devra avoir ailleurs ses prolongements. Le rappeler n'est en rien manquer à notre gratitude envers les hommes auxquels revient l'initiative de ce beau rassemblement iconographique : le premier, il faut le dire à leur honneur,

1. Les peintures de ce manuscrit, qui appartient à une collection privée, ont été publiées par le comte Paul DURRIEU, *Le terrier de Marcoussis*, Paris, 1926 (Société des bibliophiles françois).

2. Grâce à l'obligeance de MM. les conservateurs Bourguignon et Ch. Terrasse, ainsi qu'à la bienveillante intervention de M. Henri Verne, directeur des Musées nationaux, cette œuvre capitale pourra, en réalité, figurer à l'exposition.

dont l'ancienne vie rurale française ait jamais été l'objet. C'est, au contraire, rendre à leur dessein le plus juste hommage.

Car, en mettant sous nos yeux quelques fragments — à la vérité singulièrement attrayants et parlants — d'un immense livre illustré, ce qu'ils ont voulu, avant tout, a été de nous engager à en feuilleter, pour notre propre compte, les pages plus avant. Puisse la leçon être écoutée! Puisse-t-elle, en particulier — on permettra ce souhait à un homme de métier — se faire entendre des historiens. L'observateur du passé n'a pas besoin de ses yeux seulement pour les user sur de vieux grimoires. Il lui faut aussi les ouvrir tout grands au spectacle du monde matériel. Ainsi réussira à se construire, peu à peu, une histoire telle que nous la rêvons; une histoire capable de prendre l'être humain tout entier, avec les choses qu'il a créées et qui le commandent; une histoire qui, selon le mot d'Olivier de Serres, dont il me plaît de citer, une fois de plus, en terminant, la langue savoureuse, ne soit pas, comme les discours sur le « mesnage champestre », lorsqu'ils n'ont que les livres pour garants, condamnée à se « bastir en l'aër ».

MARC BLOCH.

IMAGERIE DE LA VIE RURALE

Les paysans, qui ont fait la continuité et la force de l'ancienne France, sont demeurés, pendant longtemps, presque ignorés des historiens. Les grands faits politiques, les institutions religieuses, judiciaires ou administratives semblaient seuls retenir leur intérêt, tandis que la vie anonyme des travailleurs de la terre restait dans l'ombre.

Les travaux de L. Delisle et d'H. Sée, ceux, plus récents, de Roupnel, ont attiré l'attention sur le profit qui pouvait résulter, pour l'histoire économique et sociale, des études relatives aux classes paysannes. Désormais, ce ne sont pas seulement les hommes illustres, les villes ou les monuments riches en souvenirs du passé qui font l'objet de monographies, mais de simples communautés rurales; qu'il me suffise de citer ici les noms de Georges Lefebvre, de Mlles Scafert et Y. Bezard.

Par son enseignement et ses travaux, en particulier par son magistral ouvrage sur les *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, M. Marc Bloch a donné une impulsion nouvelle à cette branche de la science historique et les recherches qu'il a suscitées et encouragées font honneur à l'érudition de notre pays.

La vie des humbles, a-t-on dit, n'a pas d'archives. Il serait plus juste de dire que ces archives sont disséminées et d'une exploitation laborieuse, et qu'il n'est pas toujours facile d'en extraire des renseignements précis sur la technique agricole, ni même un tableau vivant et coloré de la vie quotidienne de nos pères.

Pouvons-nous demander aux documents iconographiques contemporains, et tout d'abord aux manuscrits à peintures, le supplément d'information qui trop souvent nous fait défaut? A première vue, on en douterait. Au moyen âge, les manuscrits s'adressent à un public extrêmement restreint et se soucient bien rarement de traiter des sujets aussi vulgaires que les travaux des champs. Sans doute continue-t-on à copier les *Géorgiques* et certains traités d'agronomie de l'antiquité, tels que ceux de Columelle et de Palladius, mais ces textes demeurent inaccessibles aux simples cultivateurs. Peut-être faut-il en dire autant du traité de Pierre de Crescens, bien qu'une traduction en français eût paru sous le règne de Charles V et que les manuscrits s'en répandissent en France dès la fin du XIVe siècle. Le luxe habituel de leur décoration montre suffisamment qu'ils étaient destinés à la « librairie » de quelque grand feudataire plutôt qu'à l'instruction des laboureurs. Il n'y a guère d'exception que pour certains ouvrages de vulgarisation, rédigés par des hommes de métier, comme le *Bon Bergier*, de Jehan de Brie, ou le *Traité d'arpentage*, de Bertrand Boysset. L'agriculture obéit à des traditions séculaires, et à cette époque surtout, s'embarrasse peu de théorie.

Faut-il donc renoncer à connaître les divers aspects de la vie rurale au moyen âge? Ce serait ignorer les ressources presque illimitées que nous offrent les manuscrits de cette époque. Les miniatures qui les ornent nous donnent, en effet, en dépit de leurs dimensions réduites, un tableau fidèle et vivant de la société contemporaine où les artisans et les cultivateurs tiennent une place importante.

Nul besoin, d'ailleurs, pour cette enquête, de recourir aux ouvrages, très clairsemés, qui traitent de sujets agricoles. Nous pouvons puiser aux sources les plus inattendues. Les manuscrits théologiques ou liturgiques qui représentent, au moins jusqu'au XVe siècle, l'immense majorité des manuscrits à pein-

tures sont capables de nous fournir, à eux seuls, une documentation précieuse.

Comment pourrait-on s'en étonner? La Bible, les évangiles surtout, dont les acteurs sont d'humbles gens, sont remplis de scènes rustiques ou de paraboles empruntées à la vie des champs. Dans la société chrétienne du moyen âge, le travail est inséparable de la condition humaine. Courageusement et joyeusement consenti, il contribue à la rédemption de l'homme. Les travaux des mois nous accueillent au porche des cathédrales comme au calendrier des missels et des livres d'heures.

Aux époques primitives, cependant, l'art est encore hiératique et conventionnel et laisse bien peu de place aux scènes agricoles. C'est à peine si, dans la décoration, on peut noter l'emploi de quelques animaux dont les attitudes ont été saisies sur le vif mais qui souvent aussi sont les simples copies de modèles orientaux.

Au XIIIe siècle, la curiosité s'éveille; l'artiste s'évade des formules qui bridaient son génie et promène sur la nature des yeux neufs. Le sens aigu de l'observation qui l'anime le rend propre à traduire les attitudes des paysans au travail; les médaillons admirables des travaux des mois de Paris et d'Amiens en sont le témoignage.

L'art est empreint alors d'une telle sérénité qu'il rejette tout ce qui n'est pas essentiel, et s'exprime par les moyens les plus simples. En l'occurrence, la succession des travaux de la terre est suggérée par le geste d'un seul personnage, un faucheur se redressant pour aiguiser sa faux, un vigneron taillant un cep, avec une stylisation voulue du décor. Dans les miniatures, les personnages se détachent avec un relief extraordinaire sur des fonds d'or éclatant, mais le paysage est aboli : le semeur jette son grain dans un champ imaginaire. L'anecdote, quand elle existe, s'efface au second rang, de même qu'elle se cache aux socles des statues monumentales ou dans des chapiteaux presque invisibles. Telle vie de saint Denis présente,

au registre inférieur de chaque miniature, et dans des dimensions minuscules, des vues très animées des ponts de Paris encombrés de troupeaux, de charrois, et des bords de la Seine avec ses barques remplies de victuailles et ses moulins en pleine activité.

De tels documents demeurent exceptionnels. Rien n'était plus éloigné des habitudes d'esprit des hommes du moyen âge que le souci d'instruire par l'image. Les ouvrages didactiques eux-mêmes ne contiennent presque jamais de figures. Le texte seul paraissait suffire et, pour la pratique, on s'en remettait à l'expérience des artisans.

En descendant le cours du temps, les scènes s'amplifient et manifestent une recherche d'effet et de pittoresque. Dans les calendriers, en particulier, les diverses occupations des mois sont accomplies, non plus par un seul personnage mais par plusieurs. Si le décor demeure conventionnel, on sent déjà, chez l'artiste, le désir de diversifier les attitudes, d'animer les scènes, tout en reproduisant avec scrupule les moindres détails du costume et de l'outillage. La vigne qu'on taille n'est plus un rameau stylisé, mais un pampre vigoureux suspendu aux échalas; la toison douce des brebis s'oppose à la croupe puissante des chevaux de labour. On peut tenter de différencier déjà les divers modes de culture.

Au XVe siècle, enfin le réalisme apparaît et avec lui le paysage. Dans ces délicieux petits tableaux que sont devenus les miniatures, l'artiste donne aux scènes qu'il représente leur ambiance naturelle. On voit s'étager dans les lointains les coteaux souriants de Touraine et d'Ile de France; un soleil printanier baigne la chevauchée de mai et la fenaison; les moissons mûrissent dans l'embrasement d'août; au delà des guérets d'automne où des paysans labourent ou rabattent des perdrix, on voit poindre les toitures du village ou les frondaisons de la forêt proche.

Voici l'époque où les calendriers des livres d'heures prennent tout leur développement. L'iconographie du cycle des

mois se constitue définitivement, évoquant tour à tour les joies robustes de la table, la vie ralentie au coin du foyer, les durs travaux préparatoires de mars, le renouveau d'avril, la joie païenne de mai, l'engrangement hâtif des mois trop courts de l'été, la glandée sous les rafales de novembre, les préparatifs de Noël. Le livre imprimé qui paraît alors va achever de vulgariser cette imagerie traditionnelle. Son prix relativement bas le rend plus accessible à la classe laborieuse : dès le début du XVIe siècle, sa diffusion est considérable.

Aux heures manuscrites succèdent les multiples éditions imprimées que les officines parisiennes publient à une cadence rapide. Toutes sont illustrées, de même que le célèbre *Calendrier des Bergers*, sorte d'encyclopédie des connaissances pratiques, embrassant l'astronomie, la médecine et les préceptes de la vie morale. Dès 1486 paraît chez Jean Bonhomme une édition française du *Livre des prouffitz champestres*, de Pierre de Crescens, bientôt suivie de plusieurs autres. Gruninger, à Strasbourg, en publiant son Virgile, a bien soin de choisir un illustrateur très averti des choses de la terre : les bois qui ornent les *Bucoliques* et surtout les *Géorgiques*, présentent le tableau tout à fait complet de l'exploitation d'un grand domaine rural.

Il y a là une tendance propre aux pays de culture germanique où l'artiste se soumet rigoureusement à la pensée de l'auteur : ses images sont un commentaire littéral du texte. Ayant sous les yeux des documents réels, il s'efforce de les reproduire avec la plus grande fidélité possible, sans que son imagination ou sa sensibilité intervienne. Son dessin vise à être clair et instructif, avant même de songer à plaire.

En France, au contraire, l'illustrateur fait preuve de plus d'indépendance : soucieux avant tout d'harmonie et de beauté, il s'attache plus à la valeur décorative des images qu'il peint qu'à leur exactitude, lors même que par routine ou nonchalance il ne se contente de reproduire indéfiniment des modèles établis.

Les très grands artistes seuls font preuve de plus de conscience. Fait d'apparence paradoxale, les scènes agricoles les plus précises, les plus réalistes, se rencontrent dans des manuscrits de luxe, tels les *Heures* de Rohan ou les *Très riches heures* du duc de Berry, destinés à des personnages qui devaient, semble-t-il, se préoccuper médiocrement de détails techniques, tandis que les œuvres populaires répètent à satiété des poncifs plus ou moins conventionnels.

Qu'il s'agisse du manuscrit ou même de l'incunable, ce qui frappe surtout, dans ces tableaux rustiques, c'est leur dignité, leur sérénité.

Les travaux auxquels les paysans se livrent, pour pénibles qu'ils soient, semblent exempts de violence et même d'effort. Pas de visages crispés, emperlés de sueur, pas d'échines courbées sur la glèbe, mais une sorte de gravité sereine, une impression de ferveur et de confiance, à l'image du ciel toujours pur tendu au-dessus de ces scènes agrestes. Sur ces coteaux où des bergers conduisent leurs troupeaux, sur ces plaines prometteuses de récoltes, où des paysans labourent, sarclent ou jettent le grain, flotte comme un air de fête perpétuelle.

La constatation surprend d'autant plus que la littérature du temps ne se fait pas faute de noircir les traits du paysan et de le présenter sous un jour défavorable. Les fabliaux le montrent cupide, vicieux et bestial au moral, sale et misérable au physique, plus voisin des animaux que de l'homme. Il s'agissait, il est vrai, d'œuvres vouées à la distraction de la noblesse qui, à de rares exceptions près, méprisait les terriens.

Ce n'est pas cependant avec la littérature seulement que le contraste est flagrant. On sait combien était précaire la condition des classes rurales au moyen âge, à quelles vexations, à quels dangers elles étaient exposées. Famines, pillages, violences des seigneurs, tant de malheurs étaient suspendus sur elles! D'où vient donc cet optimisme, cette joie, largement répandus dans toutes ces scènes campagnardes, et si contraires

à la réalité, dans la période si sombre, surtout, de la guerre de Cent ans?

Sans doute, l'art, au XIIIe siècle, est empreint de sérénité : il répugne à la violence comme à la laideur. La grande majorité des enlumineurs sont des moines ou des clercs; or, l'Église cherche à anoblir le labeur des hommes : le travailleur de la terre, pour elle, est un nouvel Adam; il garde encore un reflet de la beauté originelle.

Ce n'est pas à dire que plus tard, au XIVe et surtout au XVe siècle, l'art n'ait pas été capable d'exprimer l'inquiétude qui étreignait les consciences. Le moyen âge finissant s'est complu au spectacle de la souffrance et de la mort. Il a connu les larmes, la violence, les ricanements : il n'est besoin, pour le comprendre, que de suivre dans les bordures des livres d'heures la ronde échevelée de la Danse Macabre.

Pour quelle raison les scènes rustiques échappent-elles à ce pessimisme? C'est peut-être que les enlumineurs ou les graveurs sur bois sont, à cette époque, d'humbles artisans, vivant de la vie du menu peuple, partageant ses goûts et ses aspirations, et qu'ils ressentent, eux aussi, ce profond amour de la terre qui reste toujours enraciné au cœur des paysans. Sous le pinceau d'un Bourdichon, voyez la ferveur presque religieuse avec laquelle le moissonneur saisit la poignée d'épis que sa faucille va trancher. Le beau grain doré, poussé dru au soleil, représente pour lui bien des efforts et bien des peines, mais son visage s'éclaire à la pensée du grenier qui va s'emplir.

Les travaux des champs qui ornent les marges de tant de missels et de livres d'heures sont coupés de fêtes rustiques, de danses animées et de repas joyeux sous les tonnelles. Les artistes ont répandu sur ces scènes familières une tendresse instinctive qui les embellit sans les travestir.

La peinture, malgré tout, demeure sincère, et c'est pourquoi nous ne voyons apparaître, à cette époque, ni allégorie ni déguisement équivoque.

Cette simplicité empreinte de bonhomie ne survit pas à la Renaissance, lorsque la mythologie envahit tous les domaines de l'art. Le triomphe de Bacchus supplante la fête des vendanges; Cérès préside aux moissons et des femmes drapées, porteuses de cornes d'abondance, remplacent les paysannes au cotillon simple, revenant du marché leur panier d'œufs sur la tête.

Si l'imagerie perd de sa saveur, par contre la littérature s'enrichit d'un thème nouveau. Sans parler du goût un peu factice de la Pléiade pour la poésie bucolique, des poètes comme Hégémon ou Gauchet s'efforcent de célébrer les plaisirs honnêtes de la campagne, par contraste avec les soucis de la ville et les fatigues stériles des luttes religieuses. Olivier de Serres, lui-même, dans son *Théâtre d'Agriculture*, se laisse entraîner à des accents lyriques lorsqu'il nous décrit la joie qu'il éprouve à parcourir, dans la pure lumière matinale, le domaine fécondé par ses soins.

Ces livres, par malheur, ne sont plus illustrés et c'est désormais ailleurs qu'il nous faudra chercher des aspects de la vie rurale. Bien rares, il est vrai, sont les graveurs ou les peintres qui songèrent à fixer pour nous le souvenir des travaux rustiques qu'ils avaient sous les yeux et dont l'alternance des saisons réglait le rythme.

Quelques frustes tailleurs d'images continuaient cependant à sculpter dans le bois les saints protecteurs des récoltes et des troupeaux. C'est au fond d'humbles églises rurales qu'on a la surprise de découvrir parfois ces œuvres assez primitives, coloriées à vif, que leur robuste simplicité rend émouvantes. Faites pour protéger les richesses périssables de la terre, elles montent ici la garde auprès des manuscrits et des livres les plus rares, ces livres que les paysans d'autrefois n'eurent pas l'occasion de connaître et qui bien souvent, cependant, parlent d'eux.

ROBERT BRUN.

I

ASPECTS DE LA VIE RURALE

QUELQUES ASPECTS DE LA VIE RURALE EN FRANCE

DU IXe SIÈCLE AU XVe SIÈCLE

La vie rurale dans l'ancienne France, menée par des hommes souvent sans nom et sans histoire, n'a pas entièrement péri dans l'oubli qui lui semblerait dû par l'humilité même de ces hommes. Dans des textes rares, dans des illustrations un peu plus fréquentes, on peut en trouver un reflet. Au début, la population rurale est une population de serfs dépourvus de libertés. Au début, l'art des enlumineurs, après l'éphémère renaissance carolingienne, tombe et repart presque de zéro. Mais, peu à peu, les populations sont affranchies par les rois et par les seigneurs. Peu à peu, l'art retrouve d'abord la personne humaine, puis sa figure, ensuite les associations de personnages, enfin le décor de la vie. C'est cette double évolution, sociale et artistique, qu'il faut avoir sans cesse devant les yeux quand on cherche dans les manuscrits ce que furent les habitants de nos campagnes avant l'époque moderne. Elle est indispensable pour comprendre une suite de documents continue, mais faible et fragmentaire au début, puis de plus en plus considérable et dense.

Un poète de la fin du Xe siècle, Adalbéron, évêque de Laon, voulant montrer le rôle des ministres de l'Église a peint indirectement celui des paysans. « A ceux qui sont dans les ordres, dit-il, ne convient pas de tracer

des sillons dans la terre et de marcher derrière des bœufs. A peine doivent-ils donner des soins à la culture des vignes, des arbres et des jardins. Ils ne s'abaissent pas jusqu'à être bouchers, aubergistes, porchers, conducteurs de boucs ou bergers. Vanner le blé ou s'échauffer devant des chaudières grasses n'est pas leur fait. Attacher des porcs sur le dos des bœufs et les transporter ainsi au marché de la ville est indigne d'eux. Ils ne lavent pas les étoffes ni ne les font bouillir comme les foulons.» Adalbéron parle ensuite des nobles, puis il conclut : « La famille du Seigneur qui paraît unie est dans le fait divisée en trois classes : les uns prient, les autres combattent, les derniers travaillent ». Cette théorie, émise au Xe siècle, se retrouve encore au XVe. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une enluminure illustrant un exemplaire de la traduction du Livre de l'information des princes, *de Gilles de Rome, exécuté vers 1420 pour les échevins de Rouen (n° 9 du* Catalogue*). Au registre supérieur, le prince apparaît entre les clercs et les chevaliers; au registre inférieur, sont des marchands et des paysans. Cependant des libertés personnelles et des progrès matériels ont alors notablement amélioré le sort des ruraux.*

Le poème de l'évêque Adalbéron n'est pas seulement précis dans la division qu'il établit entre les trois classes de la société, il montre en outre qu'il faut distinguer deux catégories de travaux agricoles : la culture d'une part et l'élevage de l'autre. On trouve déjà là les deux divisions que Sully a rendues classiques : le labourage et le pâturage.

Le labourage comprend deux niveaux. Le premier, dans un sens le plus rude et le plus bas, est celui du travail de la terre à la charrue en traçant les sillons. L'autre est le labourage à la main ou jardinage auquel s'adjoint le soin des arbres et des vignes. Au pâturage se rattachent les diverses professions dérivées de l'élevage et énumérées par Adalbéron.

Ces divisions fondamentales ont fourni le cadre naturel dans lequel ont été placés les manuscrits et les premiers imprimés qui composent la présente réunion de livres. Chose curieuse, les aspects de la vie rurale ainsi retenus ne sont pas ceux des illustrations des calendriers qui

figurent dans la deuxième partie de l'exposition. A ceux-là s'applique le symbolisme d'un rythme mystérieux conservé d'âge en âge. Ici, au contraire, ce sont des techniques qui, de siècle en siècle, se perfectionnent.

Tout d'abord quelques manuscrits très anciens, le premier étant du IXe siècle, montrent quelques reflets de la vie rurale dans ces époques éloignées. Puis aussitôt, à partir du XIIe siècle, il est possible d'établir des séries continues.

C'est en premier lieu pour le labourage. *La charrue offre des variantes intéressantes suivant les lieux et les temps. L'araire est peut-être moins un instrument primitif que celui qui est adapté aux régions méridionales. La charrue proprement dite* (carruca, *de* carrus) *avec ses roues est l'instrument du nord. Dès le XIIe et le XIIIe siècle, on en trouve des dessins assez précis pour en distinguer toutes les parties essentielles: le coutre, le soc, le versoir, l'age, les mancherons. Le cultivateur qui la conduit porte à son côté une petite hache qui lui aide à couper les trop fortes racines qui peuvent gêner l'appareil. Dès les premières années du XVe siècle apparaissent des dispositifs de réglage pour modifier la profondeur ou la largeur du labour. Aucune des enluminures représentant des charrues n'a été exécutée pour un traité d'agriculture. Ce sont des images dans des œuvres de Boccace, de Gilles de Rome, de Miélot ou de saint Augustin, nullement des poncifs. On peut les dater très exactement : 1404, 1420, 1456, 1470. On connaît leurs régions d'origine. Ce sont précisément les grandes régions agricoles de France : le Berri, la Normandie, la Flandre et la Touraine. Ce sont là des repères qui permettront de classer les découvertes ultérieures* [1]. *Il faudra du reste compléter l'étude de l'histoire de la charrue par celles de l'histoire des herses et des houes. Quelques exemples de ces instruments ont été notés au passage.*

1. C'est ici le lieu de dire que toutes les enluminures et gravures de cette exposition ont été photographiées par les soins de M. Marcel Maget pour les collections du Musée national des Arts et Traditions populaires. M. Maget a photographié également tous les autres documents présentant le même intérêt contenus dans les mêmes ouvrages. Il pourra sans doute continuer ses recherches dans des volumes non exposés. Cette collection photographique sera d'un puissant intérêt. Ajoutons que les notices ci-dessous lui doivent beaucoup dans leurs parties de description technique.

La culture des potagers *et des* jardins *vient immédiatement après le labourage. C'est le travail de la terre à la bêche. Cet outil sert soit à briser les grosses mottes, soit à effectuer un ameublissement superficiel du sol. Sa lame, d'après les enluminures, est ferrée ou non, et son manche comporte parfois une poignée. Quant à ce qui concerne les plantes du potager le moyen âge a été très bien renseigné. Il nous en est parvenu des listes alphabétiques ou des sortes de dictionnaires avec des notices sur chaque plante. Il y aurait grand intérêt à identifier de façon précise légumes et plantes potagères de ces recueils. On apprendrait ainsi la date exacte de l'introduction de certaines cultures ainsi qu'on a pu déjà le faire pour des espèces plus « récentes », le tabac, la pomme de terre, la carotte. Certaines cultures ont presque disparu comme celle de la garance, ou sont en forte régression comme celles du chanvre et de l'œillette. Par contre on peut voir que le moyen âge a connu la récolte de la résine avec le gemmage des pins et un certain nombre d'autres produits rustiques.*

Dans la section du pâturage, *l'élevage du mouton tient une très grande place. Les bergers, aujourd'hui si difficiles à recruter, ont été autrefois à l'honneur. C'est que l'espèce ovine confiée à leurs soins produit de la chair et du lait. Elle donne en outre de la laine, chose importante quand le coton n'était pas là. L'élevage des porcs est aussi très important. Le porcher et l'animal porte-soie ont eu les honneurs du calendrier. L'espèce bovine fournit du travail, du lait et aussi de la chair. Il ne paraît pas possible de distinguer dans les enluminures les races spécialisées qui existent aujourd'hui. En tout cas pour le paysan du moyen âge, c'est le travail et le lait qui semblent avoir été surtout recherchés dans cette espèce. Quant aux chevaux, mulets, ânes ce sont uniquement des moteurs de trait ou de selle. Il a paru naturel d'y rattacher quelques exemples de véhicules agricoles, charriots à quatre ou à deux roues ainsi que des attelages et des brouettes.*

On le voit, la documentation sur la vie rurale dans l'ancienne France d'après les manuscrits est immense. Nous avons voulu encore y ajouter quelques enluminures montrant le paysan dans sa famille ou au centre de son exploitation. Nous avons joint également quelques images con-

cernant le vin, images distinctes de celles fournies par les calendriers qui ne montrent que la cueillette et le foulage dans la cuve (voir ci-dessous nos 114 à 119 du Catalogue).

Enfin, avant d'achever cette introduction rapide, il faut attirer l'attention sur la remarquable réunion d'ustensiles et d'instruments rustiques anciens formée par M. Gilbert Moisset (voir ci-dessous, n° 238). Il faut souhaiter que de tels objets soient recherchés et conservés. Cette doloire, cette serpette avec une date ou un nom ou encore ces varlopes décorées à l'appui-main ne sont nullement déplacées ici. Ces outils évoquent admirablement les artisans qui les ont façonnés et maniés et leur élégance naturelle témoigne le goût du métier ou de la profession rurale.

ÉMILE-A. VAN MOÉ.

A) TÉMOIGNAGES ANCIENS DU IXe AU XIe SIÈCLE

1. LES ANIMAUX A LA FONTAINE. (Ms. lat. 8850, fol. 6vo.)

Très peu de manuscrits de l'époque carolingienne nous ont conservé la vision de la nature en ces siècles éloignés. Seuls quelques animaux apparaissent, grâce à leur symbolisme. C'est ainsi qu'autour d'une Fontaine de vie placée en tête de l'Évangéliaire offert en 827 par Louis le Débonnaire à l'abbaye Saint-Médard de Soissons, on voit des coqs, des paons, des faisans, un canard, des pigeons, un héron, des cerfs et des chiens.

H. MARTIN, *Les Joyaux de l'enluminure à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1928, in-4°), pl. 10. — *Les plus beaux manuscrits français à peintures du moyen âge* (Paris, 1937, in-4°), p. 16.

2. OUVRIERS AGRICOLES TRAVAILLANT A LA HACHE ET A LA BÊCHE. (Ms. nouv. acq. lat. 2196, fol. 6vo.)

En tête des canons d'un Évangéliaire, exécuté pour l'abbaye de Luxeuil sous l'abbé Gérard II, entre 1042 et 1050, on trouve

des personnages isolés représentant des types d'ouvriers agricoles. L'un d'eux manie une bêche de forme triangulaire à armature de fer. Sur d'autres feuillets : un tailleur de pierres, un ouvrier occupé à la taille de la vigne.

3. Les Travailleurs rustiques. (Ms. lat. 8851, fol. 11 et 12.)

En tête de canons d'évangiles dans un Évangéliaire dit de la Sainte-Chapelle. Ce manuscrit se rapproche du précédent par ses grandes peintures et on le voit aussi par certains détails. A gauche, ouvriers travaillant à la houe et à la bêche; à droite, charpentier et tailleur de pierre (XIe siècle).

A noter que l'ouvrier muni d'une bêche ne la tient pas comme l'exige son emploi actuel le plus fréquent. Il semble s'en servir soit pour trancher des herbes ou des racines, soit pour casser des mottes. Ceci nous rappelle un usage général de la bêche avant la perfection des instruments aratoires : le soc passait à côté des mottes de terre durcies sans les fendre. « Pour a cela remedier, nous dit O. de Serres (*Théâtre d'agriculture*, Paris, 1804, t. I, p. 104) est de besoin... le laboureur estre suivi de certains hommes avec besches et massues, pour casser les mottes... »

Ph. Lauer, *Les Enluminures romanes* (Paris, 1929, in-4°), pl. LXXI.

4. L'Ane et le Bœuf. (Ms. lat. 9386, fol. 64.)

Deux animaux de la ferme, l'âne et le bœuf, figurent dans toutes les Nativités. Celle-ci qui se trouve dans un Évangéliaire chartrain du IXe siècle est une des plus anciennes dans les manuscrits. Elle est également d'un style très archaïque.

B) LE LABOURAGE A LA CHARRUE

5. Labourage au XIIe siècle. (Ms. lat. 15675, fol. 3vo.)

Une page d'une suite d'enluminures et de dessins racontant la vie de Job nous montre les serviteurs du saint homme attaqués par des ennemis tandis qu'ils labourent. Les deux bœufs qui tirent la charrue sont hors de proportion avec le restant de la

scène, mais la charrue elle-même paraît assez exactement figurée avec son coutre, son soc et ses roues. Elle ne comporte pas d'avant-train indépendant. Le manuscrit a été exécuté dans le Nord de la France. Le laboureur porte à la ceinture une hache, ainsi que le recommande O. de Serres (*Théâtre d'agriculture*, Paris, 1804, t. I, p. 119). « Aussi est nécessaire que le laboureur porte toujours, quand et soi, une hache pendue à la ceinture ou attachée à sa charrue, pour raccoustrer de la charrue ce qui s'y destraque et pour coupper les branches des arbres empeschans son libre passage et de ses bestes, aussi les racines trop fermes auxquelles son soc s'attache, sans s'efforcer de les rompre par la violence de ses bestes, de peur de les affoler et briser la charrue. » (Comparer la forme de cette charrue avec celle du n° 10 ci-dessous, ms. franç. 9199, fol. 92vo.)

6. Labourage au début du XIIIe siècle. (Ms. lat. 14267, fol. 157.)

Illustration marginale d'un manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Elle n'a rien à voir avec le texte qui est un commentaire de Pierre Lombard sur les épîtres de saint Paul. Elle n'en est pas moins curieuse, représentant une charrue primitive pourvue d'un avant-train. Elle est rudimentaire, présentant l'aspect d'une simple perche dans laquelle sont fichés un coutre, un soc et un mancheron. Ce dessin semble fait d'après des souvenirs assez vagues. A gauche, hersage d'un champ au moyen d'une herse rectangulaire.

7. Labourage, Collation rustique, Travailleurs agricoles. (Ms. lat. 364, fol. 9.)

Enluminure d'un Commentaire de la Génèse par Nicolas de Lyre (exemplaire inachevé). On distingue les trois parties principales de l'araire méridional : la perche, le soc, les mancherons : la perche est fixée par des liens souples (courroies ?) au joug. Ce joug est attaché au garrot des bœufs et non aux cornes.

8. Cérès a la charrue. (Ms. franç. 598, fol. XI.)

Enluminure d'un manuscrit de Boccace, le *Livre des femmes nobles et renommées*, que Jean de la Barre donna au duc de

Berri en février 1404. Le livre est donc des premières années du XVe siècle.

Charrue à avant-train attelée de bœufs. Cette miniature d'une précision remarquable fait apparaître un modèle de charrue qui rappelle dans ses grands traits la charrue symétrique encore en usage dans le Berry et en Sologne où elle est connue sous le nom de « tête de vache ». Les assemblages de l'age, des mancherons, de la semelle et de l'étançon se font en effet sous des angles qui se sont conservés. La forme des oreilles et du soc sont identiques. L'avant-train à deux roues comporte une hausse faite d'un tronc fourchu. L'age de la charrue repose sur cette hausse; il est fixé par une corde à son extrémité libre (corde correspondant à la chaîne de fixation) et dans sa partie médiane (chaîne de tire). Le point exact y est déterminé par une cheville de bois pouvant s'insérer dans une série de cinq trous disposés le long de l'age. Plus la cheville se rapproche du coutre, plus l'attelage est serré, et moins le soc entre dans la terre, plus « l'entrure » est faible: c'est le système de réglage de l'entrure par la jauge. Le timon de l'avant-train est fixé au joug des bœufs. On serait en présence d'un des types les plus perfectionnés de charrues existant en France avant la révolution de la technique agricole au XIXe siècle.

Les trois autres grandes activités ayant trait aux céréales sont représentées par un semeur muni d'un semoir de toile noué sur l'épaule, un moissonneur avec sa faucille, un batteur avec son fléau.

9. Travaux agricoles au début du XVe siècle. (Ms. franç. 126, fol. 7.)

Dans un frontispice de l'exemplaire de la traduction du *Livre du Régime des princes* de Gilles de Rome, on voit à la partie supérieure un roi recevant le clergé et la noblesse. La partie inférieure consacrée au peuple montre à gauche les marchands et à droite les paysans. Semailles, labour et herbage ainsi que la taille des arbres sont réunis dans un même tableau. Le manuscrit a été exécuté pour les échevins de la ville de Rouen dont il porte les armoiries.

La charrue est représentée ici de façon remarquablement précise; les roues ne sont pas fixées directement à la perche de la charrue, elles forment un véritable chariot, l'avant-train est attelé aux chevaux par l'intermédiaire de palonniers. La charrue

n'est pas attelée directement aux chevaux mais fixée à l'avant-train par des chevilles et par une chaîne de tire. Il semble même que le point d'application de cette chaîne de tire sur la perche soit réglable par une cheville de métal, une jauge, ce qui permet de régler l'entrée du soc dans la terre (cf. ci-dessus, n° 8, ms. franç. 598, fol. XI). Ce soc est en bois armé de fer (les parties métalliques sont figurées en gris). Sur la perche le maillet servant aux réparations.

Derrière la charrue, une herse à dents de fer, qu'un cheval tire par l'intermédiaire d'un palonnier.

10. Labourage au XVe siècle. (Ms. franç. 9199, fol. 92vc.)

Grisaille d'exécution flamande dans un manuscrit des *Miracles de Notre-Dame*. Ce volume fut offert à Philippe le Bon duc de Bourgogne et copié vers 1456.

Excellente représentation de charrue à avant-train, munie d'un coutre et d'un soc fixé sur une semelle de bois. Cette charrue semble dissymétrique et ne comporte qu'une oreille versant à droite. A l'extrémité de l'age une barre à laquelle sont fixés deux palonniers. Les chevaux sont attelés à ces derniers par des traits de corde. (Au fol. 55vo du même manuscrit, on trouve une autre charrue attelée de bœufs.)

H. Omont, *Miracles de Notre-Dame*, t. II (Paris, 1906, in-8°). Reproduction réduite de toutes les miniatures du manuscrit.

11. Labourage a la fin du XVe siècle. (Ms. franç. 18, fol.)

Enluminure d'un exemplaire de *Cité de Dieu* de saint Augustin achevé vers 1473 par Maître François de Tours, pour Charles de Gaucourt.

La perche repose sur les roues auxquelles elle est fixée et sur le joug de tête des bœufs. Elle est munie d'un coutre et d'un soc de bois armé de fer.

A. de Laborde, *Les Manuscrits à peintures de la* Cité de Dieu (Paris, 1909, in-fol.), pl. XLVIII.

12. L'Araire au XVIe siècle. (Ms. franç. 24461, fol. 78.)

Dessin d'un Recueil exécuté au début du XVIe siècle pour les frères Robertet.

Cet araire à long mancheron unique rappelle par ses proportions les araires utilisés actuellement encore dans les Alpes de Savoie.

Un recueil analogue à celui-ci se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal. (Cf. ci-dessous, nº 24.)

13. Les Travaux de labour. — Gravure sur bois. — *Virgile*. Strasbourg, Gruninger, 1502, fol. 41. — Dép. des Impr., Rés. g Yc. 1052.

Cette édition de Virgile, abondamment illustrée, offre pour les *Bucoliques* et surtout les *Géorgiques* une documentation extrêmement précise sur les divers travaux agricoles.

Ses bois gravés reparaissent dans les éditions lyonnaises postérieures.

Dans cette composition sont rassemblés les principaux travaux de préparation des terres : labourage, hersage, brûlage des mauvaises herbes dont les cendres serviront d'engrais, curage des fossés. Dans le lointain une maison alsacienne en pans de bois et une bergerie au toit conique.

A gauche, scène de chasse (à la cigogne?); un « rabatteur » lève les oiseaux en frappant sur un chaudron.

14. Le Laboureur. — Gravure sur cuivre de Woeiriot. — G. de Montenay, *Emblemes ou devises chrestiennes*. Lyon, J. Marcorelle, 1571. — Dép. des Impr., Rés. Z. 906.

Cette composition due à un graveur du duc de Lorraine est peu influencée par l'observation directe du monde rural lorrain, si ce n'est peut-être dans la représentation de l'attelage de chevaux et de la charrue munie de roues.

15. Charrue a trois socs. — Gravure sur cuivre de Jacques Besson. — J. Besson, *Théatre des instrumens mathématiques*. Lyon, B. Vincent, 1578, pl. 33. — Dép. des Impr., Rés. V. 440.

« Artifice non vulgaire pour labourer la terre avec grand abregement, scavoir est à trois socz à la foix, et avec deux cordes attachées à la charrue, se plians et replians ou au dessus de la charrue, ou au bout du champ ».

Ce même ouvrage contient la description d'une brouette à trois roues (pl. 15) ainsi que de divers perfectionnements apportés aux moulins (pl. 26 à 28).

C) LABOURAGE A LA MAIN OU BÊCHAGE. POTAGERS ET JARDINS

16. Le Vieux Jardinier. (Arsenal, ms. 5196, fol. 357vo.)

Enluminure d'un Valére Maxime exécuté du milieu du xve siècle pour Wolfart de Borssele, comte de Grandpré, et sa femme Marie d'Écosse. Composition un peu conventionnelle, mais qui, rapprochée d'autres, montre la disposition des jardins en planches rectangulaires et la taille en table des arbres fruitiers.

H. Martin et Ph. Lauer, *Les Principaux Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de l'Arsenal*, pl. LVI.

17. Le Potager du roi. (Ms. franç. 9136, fol. préliminaire.)

Ce livre malheureusement endommagé a appartenu à Louis XII et à Anne de Bretagne dont il porte les chiffres couronnés. Dans les médaillons : Hippocrate, Platon, Averroes, Ptolémée, Aristote. Dans l'encadrement du titre à la page en regard de celle-ci noter une famille de singes et la truie qui file.

18 à 21. Les Plantes du potager. (Ms. franç. 1309 à 1312.)

Quelques pages d'un exemplaire d'une traduction du Traité de *Platearius*, aujourd'hui relié en quatre volumes. On reconnaît l'ail, le haricot, le radis, la laitue ainsi que le fraisier et l'iris acore.

22. Plantes utiles et nuisibles. (Ms. franç. 12322, fol. 180vo et 181.)

Exemplaire de la traduction française de Platearius, dont toute l'illustration a été groupée à la fin. Les plantes représentées ici sont le plantain, la mandragore, la marjolaine, l'épinard et l'ortie (XVIe siècle; provient des Capucins de la rue Saint-Honoré).

23. La Greffe au XIVe siècle. (Ms. lat. 606, fol. 13vo.)

Enluminure encore sommaire. Elle n'est pas dans une œuvre de sujet agricole, mais dans une suite allégorique commentée par Christine de Pisan : *l'épitre Othéa*. L'invention de la greffe est ici attribuée à Isis.

24. La Greffe des arbres. (Arsenal, ms. 5066, fol. 00.)

Manuscrit analogue à celui exposé sous le no 12. Le personnage est en train de sectionner le tronc d'un jeune arbre à l'aide d'une serpe. Par terre divers instruments servant à la taille et à la greffe : serpette, hachette, scie égoïne, couteau à greffer, marteau et coin pour maintenir l'ouverture d'un tronc fendu prêt à recevoir la greffe, greffons dont les extrémités tranchées sont rassemblées dans une motte d'argile afin de les conserver fraîches, brin d'osier servant à faire une armature de protection à la greffe recouverte d'argile.

25. La Greffe des arbres. — Gravure sur bois. — Nicole du Mesnil, *La Maniere de enter arbres*. S. l. n. d.

(Lyon, vers 1500). — Dép. des Impr., Rés. S. 833.

L'auteur déclare avoir emprunté les éléments de ce petit traité à Palladius, Galien, Aristote et autres. Il en existe plusieurs éditions.

L'art de greffer n'est pas nouveau et cette gravure illustre avec clarté un procédé très répandu dans nos campagnes. Au premier plan, le tronc du jeune arbre scié à un mètre du sol est fendu à la serpe. A gauche, le greffon, taillé en biseau, est introduit dans la fente. Après l'opération, les greffes recouvertes de mastic et de chiffons protecteurs donnent aux arbres traités la curieuse silhouette que l'on retrouve encore de nos jours dans les vergers de campagne.

26. La Taille et la Greffe des arbres. — Gravure sur bois. — Pierre de Crescens, *Le Livre des prouffitz champestres*. Lyon, Claude Nourry, 1530, fol. 58vo. — Dép. des Impr., Rés. S. 287.

Dans une même composition, l'artiste a groupé la greffe des arbres fruitiers, l'émondage des arbres d'agrément dans un jardin clos et le binage de la vigne.

27. Fleurs rustiques. (Ms. lat. 1158, fol. 147vo et 148.)

Toute une école d'enlumineurs du xve siècle a adopté pour le décor des encadrements de pages des ensembles de fleurs et d'insectes sur des fonds d'or mat. Chaque fleur est traitée avec un grand réalisme, comme ici les œillets, pois de senteur, fraisiers en fleurs et en fruits, les violettes, les véroniques. Tous les insectes ont intéressé aussi les enlumineurs, papillons diurnes ou nocturnes, chenilles, mouches. Les colimaçons eux-mêmes ont leur place. Les deux petites enluminures représentent à gauche saint Nicolas et les trois enfants, et à droite saint François recevant les stigmates.

28-29. Fleurs. (Arsenal, ms. 638-639.)

Pages du célèbre manuscrit d'un *Livre d'heures* à l'usage de

Rome désigné habituellement sous le nom d'*Heures du Maître aux fleurs*.

H. Martin et Ph. Lauer, *Les Principaux Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de l'Arsenal*, pl. LXXXIV.

30. Les Libellules. (Ms. lat. 1385, fol. 140.)

Sans atteindre le mérite du *Livre d'heures du Maître aux fleurs*, un manuscrit de la Bibliothèque nationale, des Heures à l'usage de Saint-Pol-de-Léon présente des aspects bien observés de la vie rurale. D'autres encadrements ont des ours, des lapins, des chiens, des moutons, des lièvres et des rats.

31. Gemmage du pin et récolte de la résine. (Ms. franç. 12320, fol. 206vo.)

Illustration traditionnelle dans les exemplaires de *Platearius* à l'article *Térébenthine*. Quelques peintures ajoutent un petit baril.

32. Exploitation agricole au XVIe siècle. (Ms. lat. 10558, fol. 44.)

Arrière-plan d'une peinture en camaïeu d'un *Livre d'heures* exécuté dans la première moitié du XVIe siècle pour un membre de la famille de Dinteville. Outre les laboureurs et le chariot à quatre roues, les bâtiments de l'exploitation sont traités avec beaucoup de pittoresque. Porche normand.

33. Rabelais. — *Les Épistres... escrites pendant son voyage d'Italie...* Paris, 1651, p. 48. — Dép. des Impr., Rés. Z. 2259.

Lettre adressée en l'année 1536 par Rabelais à son protecteur Godefroy d'Estissac, évêque de Maillezais, faisant allusion à un envoi de graines de salades, de melons, d'œillets et de plantes diverses, et contenant des conseils sur leur emploi. C'est ici l'édition originale de cette lettre.

34. Antoine Mizauld. — *Le Jardinage... contenant la maniere d'embellir les jardins... item, comme il faut enter les arbres et les rendre medicinaux...* — S. l., J. Lertout, 1578. — Dép. des Impr., S. 21833.

35. Barthelemy de Laffemas. — *Neuf advertissements pour servir à l'utilité publicque... assavoir... faire croistre le ris en France; bluter les farines par des enfants; faire fromage à la vraye mode de Milan; faire croistre asperges grosses de deux poulces...* — Paris, Pautonnier, 1601. — Dép. des Impr., R. 40324.

36. Martial Le Maistre. — *Le Procès du melon...* — Dép. des Impr., S. 4041.

Ce poème, dédié à M. Du Laurens, premier médecin du roi, fut écrit à l'occasion d'une indisposition dont avait souffert Henri IV.

37. Jean le Roy de La Boissière. — *Recueil de fleurs peintes.* — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle. (Mss. sur vélin, 1610, 44 ff.)

Le frontispice porte le nom de l'auteur, celui de Thomas Garnier, pharmacien à Poitiers, auquel l'ouvrage est dédié, et la date : 1610. En haut les armes de France, en bas, celles de l'auteur et de la ville de Poitiers. Au milieu et à gauche, les emblèmes de la peinture, à droite, celles du jardinage. Des fraises, des cerises, une bourrache, une grenade, un souci, un narcisse de poète complètent cette décoration. (Cf. E.-T. Hamy, *Jean Le Roy de la Boissière et Daniel Rabel, peintres d'histoire naturelle du commencement du XVIIe siècle*, dans *Nouvelles Archives du Muséum*, 4e série, 1901.)

38. Jardinier et Jardinière. — François Langlois,

Livre de fleurs où sont représentés touttes sortes de tulippes, narcisses, iris et plusieurs autres fleurs avec diversités d'oiseaux, mouches et papillons, le tout fait après le naturel. — Paris, J. Le Clerc, 1620. — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle.

39. Étienne Daigne. — *Singulier traicté contenant la propriété des tortues, escargotz, grenoilles, et artichaultz...* — Paris, Pierre Vidoue, 1530. — Dép. des Impr., Rés. S. 616.

Ce singulier ouvrage ne traite guère que de questions médicinales.

40. Procès-verbal d'arpentage de la forêt de Longbouel (Eure), 1565. — Arch. nat., AE II, 676, f. 23.

41. Procès-verbal d'arpentage de la forêt de Bort (Eure), 1565. — Arch. nat., AE II, 1675.

Michel François, *Les plus beaux manuscrits à peintures conservés aux Archives nationales*, dans *Trésors des bibliothèques de France*, fasc. XXIV (1938), pl. LXIII.

42. Plante de tabac. — Gravure sur bois. — Jacques Gohory. *Instruction sur l'herbe petum ditte en France l'herbe de la Reyne ou Medicée...* — Paris, G. Du Pré, 1572. — Dép. des Impr., Te [151]. 1431.

Le tabac, appelé herbe petum, dont on n'utilisait alors que les vertus médicinales, avait été apporté de Floride en Portugal « et de là envoyée à la Royne mère du Roy par le seigneur Nicot, maître des requestes de son hostel, estant là embassadeur pour

sa magesté, personnage digne de louange ». Catherine de Médicis, ayant favorisé sa culture, on donna à cette nouvelle plante le nom de Medicée.

D) PATURAGE ET ÉLEVAGE

43. Bergère aux champs. (Ms. franç. 836, fol. 48.)

Enluminure du début du xve siècle illustrant un poème de Christine de Pisan, *Le dit de la pastoure*. Paysage de convention.

44. Jean de Brie. — *Le Bon Bergier*. — Paris, Simon Vostre. — Dép. des Impr., Rés. S. 1001.

Jean de Brie, né à Villers-sur-Rognon, près de Coulommiers, composa son traité en 1379 et le dédia à Charles V.

La vignette le représente offrant son livre au roi, dans le costume de son état et portant à la ceinture les différents ustensiles minutieusement décrits dans le livre.

Avant tout la boîte à onguent dans un étui de cuir. « Le bon berger ne doit non plus estre trouvé sans la boîte à l'onguement, que le notaire doit estre sans escriptoire. Avec cela un couteau pointu pour ôter la rogne des brebis, afin que l'onguent y puisse mieux entrer et que la brebis soit plus tôt guérie; les ciseaux pour égaliser la laine sur la plaie; des alènes et aiguilles à coudre les souliers; un couteau à forte lame pour couper son pain; et une gaîne pour sa flûte. Par dessus, sur le côté gauche il porte sa panetière de corde où il met son pain et celui de son chien. A la panetière est attachée une corde d'une toise et demi, la laisse du chien. »

Le berger tient en main une houlette armée à une extrémité d'un fer en forme de bêche servant à jeter de la terre sur les brebis pour les ramener dans le droit chemin. A l'autre extrémité se trouve un crochet par lequel « sont prises, tenues et accrochées les brebis et les aigneaux, pour visiter s'il y a rongne pour oindre, pour seigner et mettre à obeissance et pour y pourveoir de remede. »

Paul Lacroix, *Le Bon Berger, ou le vray régime et gouvernement des bergers et bergères, réimprimé sur l'édition de Paris* (1514), *avec une notice...* — Paris, 1879.

45. Bergerie et écurie. (Ms. franç. 12330, fol. 214vo.)

Enluminure d'un exemplaire de la traduction du livre de Pierre de Crescens ici intitulé *Rustican du cultivement et labeur champêtre*. Au premier plan, ferrure du cheval, l'animal étant maintenu dans des travails.

Les armoiries sont celles de la famille Du Fou.

46. Thibaut l'Agnelet. — *La Farce de Maistre Pathelin*. Paris, Pierre Levet, s. d. — Dép. des Impr., Rés. Ye. 243.

La figure représente Thibaut l'Agnelet à la porte du drapier.

47. Berger gardant son troupeau. — Gravure sur bois coloriée. — Rodericus Sanchez de Arevalo, *Myrouer de la vie humaine*. Lyon, N. Philippe et M. Reinhard, 1482. — Dép. des Impr., Rés. R. 515.

Dans le fond, une ferme clôturée de palissades. La gravure est d'un caractère germanique très accusé.

48. Bergères gardant leur troupeau. — Gravure sur bois. — Jacques Du Fouilloux, *La Vénerie*... — Poitiers, s. d. (1561). — Dép. des Impr., Rés. S. 156.

Ces figures illustrent l'*Adolescence* de Jacques du Fouilloux, et sont accompagnées de musique notée donnant « le chant et huchement des bergieres » et la « Responce de la bergière compagne. »

49. L'Annonce aux bergers. — Gravure sur bois. — *Heures de Rouen*. — Paris, S. Vostre, 1508. — Dép. des Impr., Vélins. 1657.

50. Deux pasteurs. — Gravure sur bois enluminée.

Les Œuvres de Virgille. — Paris, Galiot Dupré, 1529, fol. 16. Exemplaire sur vélin. — Dép. des Impr., Vélins. 556.

51. Assemblée de bergers. — Miniature sur vélin. — *Compost et Kalendrier des bergiers.* — Paris, Antoine Vérard, 1493. Exemplaire sur vélin, enluminé, provenant de la bibliothèque de Blois. — Dép. des Impr., Vélins. 518.

A gauche, un berger debout, tenant sous le bras une cornemuse, s'adresse à ses compagnons.

52. L'Élevage des brebis. — Gravure sur bois. — *Virgile.* Lyon, Jean Crespin, 1529. — Dép. des Impr., Rés. g. Yc. 283, fol. 215.

Retirage du bois gravé pour l'édition de Strasbourg, 1502. L'artiste a mis en relief un des soins les plus importants à donner aux moutons : l'application de l'onguent sur les plaies et les traces de rognes. On coupait la laine puis on étendait l'onguent sur la partie malade à l'aide d'une spatule de bois.

53. Les Maladies du bœuf. — Gravure sur bois. — Charles Estienne, *L'Agriculture et maison rustique...* — Paris, 1583. — Dép. des Impr., S. 4431, fol. 59.

54. Les Oiseaux de la basse-cour. (Ms. franç. 9140, fol. 211.)

Peinture ornant le début du livre XII d'un exemplaire de la traduction du Livre des propriétés des choses par B. de Glanville. Elle est l'œuvre d'Évrard d'Espingues qui fut au service du duc de Nemours. Outre les volailles ordinaires, coqs, poules, paons, canards et pigeons, l'enlumineur a figuré des cigognes avec leur nid sur le toit.

55. Le Paon. — Gouache sur papier, vers 1560. — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle.

Le manuscrit, qui a appartenu à l'abbaye de Saint-Victor, renferme 50 planches à pleine page représentant pour la plupart des oiseaux de basse-cour et de fauconnerie.

56. Canards, Gardeur d'oies. — Gravures sur bois. — *Ortus sanitatis translaté de latin en français.* — Paris, Antoine Vérard, s. d. (1503), 2e partie, fol. 63. — Dép. des Impr., Rés. Te [138] 24.

L'illustration est d'inspiration nettement allemande.

57. Le Rucher. (Ms. franç. 1877, fol. 42vo.)

Complément habituel des installations agricoles, le sucre étant principalement constitué par le miel. C'est le XVIe siècle qui verra l'introduction du sucre de canne.

58. Le Rucher. — Gravure sur bois. — *Virgile.* — Lyon, J. Crespin, 1529. — Dép. des Impr., Rés. g. Yc. 1061, p. 246.

Retirage du bois gravé pour l'édition de Strasbourg, 1502.
Le rucher est placé au sec, sur un banc élevé et protégé des intempéries par un toit. Les principaux ennemis des abeilles : rats, lézards, cloportes, semblent vouloir lui donner l'assaut.

59. La Chasse a la loutre. — Gravure sur bois coloriée. — *Le Livre du roy Modus et de la royne Racio.* — Chambéry, Antoine Neyret, 1486, fol. 32vo. — Dép. des Impr., Rés. S. 157.

Deux paysans armés de pics aigus essaient de frapper une loutre.

60. Outils agricoles au XVIe siècle. — Gravure sur bois. — Du Fouilloux, *La Venerie*. — Poitiers, s. d. (1561). — Dép. des Impr., Rés. S. 597.

Ces outils qui servaient à creuser des tranchées pour la chasse au blaireau (taisson) étaient ceux-là mêmes dont se servaient les agriculteurs du temps. Seules les tenailles étaient destinées à saisir l'animal par la gueule.

61. L'Atelier du menuisier. (Ms. franç. 2374, fol. 1vo.)

Simple dessin au lavis, curieux par la représentation des outils du menuisier : vilebrequin, maillet, rabot, équerre, ciseau, gouge (?), compas, hachette. Le long du mur, revêtu de bois, pièces préparées, dont une à mortaise. L'artisan promène la varlope sur un lourd panneau. Sa femme file à côté de lui, un enfant joue avec des copeaux.

62. Le Charpentier. — Enluminure sur vélin. — Alain Chartier, *Les Paraboles maistre Alain en françois*. — Paris, Antoine Vérard, 1492. — Dép. des Impr., Vélins. 580.

L'ouvrier équarrit une poutre. Derrière lui, une charpente en construction.

63. Transports par terre et par eau. (Ms. franç. 2092, fol. 6vo.)

La dernière partie d'un exemplaire de la *Vie de saint Denis*, composée par le moine Yves, et offerte à Philippe V le Long, contient de nombreuses enluminures à pleine page dont le registre inférieur représente des scènes de la vie populaire du début du XIVe siècle. Ici, une charrette chargée de gerbes est tirée par deux chevaux attelés en flèche, cependant que le conducteur est monté sur le dernier; à droite, un portefaix; sur la rivière (la Seine), deux bateaux chargés de citrouilles.

Henri Martin, *Légende de saint Denis* (1912), avec reproduction de toutes les enluminures du manuscrit. (Celle-ci, pl. XLIX.)

64. Transports par terre et par eau. (Ms. franç. 2091, fol. 111.)

Autre page de la *Vie de saint Denis* empruntée à la seconde partie. On y remarque une brouette chargée de sacs et poussée par un conducteur qui en soulage le poids par une courroie passée sur ses épaules. Sur l'eau, bateau chargé de tonneaux et remorqué par une barque à rames. Parmi les autres scènes du pont : un changeur, un orfèvre, un mendiant portant un enfant et recevant l'aumône d'un marchand.

Henri Martin, *op. cit.*, pl. xxxvi.

65. Le Retour a la ferme. (Ms. franç. 9198, fol. 56vo.)

Grisaille d'exécution flamande montrant avec précision un chariot à quatre roues et un attelage à deux chevaux. L'ouvrage dont elle est tirée est un exemplaire des *Miracles de Notre-Dame*, traduits par Jean Mielot.

H. Omont, *Miracles de Notre-Dame*, t. I. Reproduction des 59 miniatures du manuscrit français 9198.

66. Brouette. — Jacques Besson, *Théâtre des instrumens mathématiques et méchaniques,... avec l'interprétation des figures d'icelui par François Béroald.* — Lyon, J. Chouët et J. de Laon, 1594. — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle.

Retirage des planches gravées en 1569 par Ducerceau.

Pour l'usage de la brouette, voir ci-dessus, n° 64, et ci-dessous, n° 95.

E) SCÈNES DIVERSES

67. Les Animaux dans la littérature satirique du xiiie siècle. (Ms. franç. 372, fol. 25.)

Enluminure d'un exemplaire du *Roman de Renart*. Renart

comparaît devant le lion, suivi du coq Chantecler et du chat Tyber.

68. Scènes diverses du « Roman de Renart ». (Ms. franç. 12584, fol. 61vo et 62ro.)

Autres scènes du *Roman de Renart* d'après un autre exemplaire. Parmi elles on remarquera à gauche Renart et Chantecler, le coq, à droite, un paysan menant en laisse deux chiens. Images très simplifiées mais très nombreuses, où l'observation montre de nombreux détails empruntés à la vie réelle.

69. Un Accident a la campagne. (Ms. franç. 22912, fol. 94vo.)

Enluminure d'une traduction de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, exécutée en 1378 par Raoul de Presles pour Charles V. Le fond de la peinture est un quadrillage dans le style du XIVe siècle, mais déjà quelques arbres annoncent le paysage qui devient de plus en plus important. Les animaux, chiens, lapins, etc., sont également traités avec plus d'exactitude.

70. Saint Fiacre. (Ms. lat. 921, fol. 235.)

Représentation traditionnelle du patron des jardiniers-maraîchers appuyé sur sa bêche (en bois et ferrée).

Voir ci-dessous, no 112, un autre enluminure représentant Saint Fiacre.

71. Paysage de France. (Ms. franç. 22971, fol. 25.)

Scène champêtre avec un cavalier portant en croupe sa dame. A l'arrière-plan, bergère et mouton; au premier plan, coqs, chien, poules.

72. Les premiers pas. (Ms. lat. 1393, fol. 75.)

L'apprentissage de la marche chez l'enfant se faisait à l'aide d'une sorte de cage en tronc de pyramide monté sur roue. C'est ce que montre une peinture du XVe siècle dans la marge d'un

Livre d'Heures, fort curieux par ailleurs et dont plusieurs illustreraient plutôt un Ysopet.

73. Le Sommeil des paysans. (Arsenal, ms. 5206, fol. 174.)

Un exemplaire de *Traités*, par Jean Mansel, est orné de ce très rare sujet traité avec délicatesse. On remarquera surtout l'ameublement avec le bahut, la table et le banc. Le repas du lendemain est préparé sur la table, tandis que la miche de pain est suspendue au plafond. Sous le lit les deux paires de sabots.

H. Martin et Ph. Lauer, *Les Principaux Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de l'Arsenal*, pl. LXXVI.

74. Valets de limier allant en quête. (Ms. franç. 616, fol. 62vo et 63.)

Le manuscrit français 616 est le plus bel exemplaire du *Livre de la Chasse*, rédigé par le comte de Foix, Gaston Phébus. La chasse convient aux nobles, mais elle passe parfois près des champs et c'est ce que montre une enluminure où un *valet de limier* passe entre champs et forêt. La *quête* est une portion de forêt. Chaque quête est explorée par le valet, avec son limier ou chien dressé à *aller à la main*. Le collier du limier s'appelle *botte* et la corde qui le maintient est un *trait*. Le travail des valets a pour but de *détourner* l'animal à chasser. On remarquera dans les champs les bleuets et les coquelicots.

C. Couderc, *Le Livre de la Chasse*, par Gaston Phébus, avec reproduction réduite des 87 miniatures du manuscrit français 616 (Paris, 1909). (Douze de ces miniatures ont été reproduites en couleurs par Émile A. van Moé dans la revue *Verve*, en 1938, et à part pour la Bibliothèque nationale.)

75. La Mort du paysan. (Ms. franç. 4367, fol. 46vo.)

Enluminure d'un manuscrit juridique. Le paysan mourant en son lit, avec les assistants habituels Un clerc en surplis l'exhorte et un scribe écrit le testament. Une femme aide le

mourant à tenir en main un cierge allumé tandis qu'un religieux est en prières de l'autre côté.

76. Le Laboureur et sa femme. — Gravure sur bois. *Le Livre de Matheolus*. S. l. n. d. (Lyon, Claude Dayne). — Dép. des Impr., Rés. Ye. 37.

La scène de labourage est traitée sans aucun souci de précision. A noter l'attelage de *chevaux* et la charrue à *roues* qui semblent relever de la technique agricole du Nord de la France.

77. Paysans. — Gravure sur bois enluminée. — Patrice, *De l'Institution de la chose publique*. Paris, Galiot Dupré, 1520, fol. 62. Exemplaire de dédicace sur vélin enluminé, aux armes et à la devise de Charles de Bourbon, connétable de France. — Dép. des Impr., Vélins 410.

La figure, divisée en quatre compartiments, représente les diverses classes de la société : en haut, le clergé et la noblesse; en bas, un marchand vendant des barriques de vin et un bourgeois achetant à une paysanne un panier de fruits qu'elle tient à la main. Sa femme porte sur la tête un panier plat rempli d'œufs. A côté d'elle se tient un paysan, la pioche sur l'épaule, une serpe passée à la ceinture.

78. Le Pressoir. (Ms. nouv. acq. lat. 1673, fol. 76.)

Illustration d'un *Tacuinum sanitatis*, sorte de bréviaire d'hygiène. Ce manuscrit, traduction de l'arabe, a été exécuté en Italie au début du XIVe siècle.

Cf. L. Delisle, dans le *Journal des Savants*, de 1896, à propos de la publication, par Julius von Schlosser, d'un autre exemplaire de cet ouvrage se trouvant à Vienne. Émile A. van Moé a publié en 1938, dans la revue *Verve*, huit reproductions en couleurs de pages de ce manuscrit.

79. VIGNERONS DE CHABLIS. — Gravure sur bois. — Maurice de Sully, *Les Expositions des évangilles en francoys*. — Chablis, P. Lerouge, 1489. — Dép. des Impr., Rés. A. 16999.

La gravure illustre la parabole des ouvriers de la vigne. La forme très particulière de la houe se retrouve sur la gravure du *Livre des Prouffictz champestres*, publié par Bonhomme en 1486.

80. LE CELLIER DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES PRÉS, à Verrières, en 1530. — Arch. nat., AE II, 1667 fol. 120.

Lettre ornée du Registre de compositions de la terre de Verrières.

Y. BEZARD, *La vie rurale dans le sud de la région parisienne de 1450 à 1560* (Paris, 1929), pl. III.

81. ORLANDE DE SUAVE. — *Devis sur la vigne, vin et vendanges...* — Paris, V. Sertenas, 1550. — Dép. des Impr., S. 14753.

L'édition est de Jacques Gohory.

82. JULIEN LE PAULMIER. — *Traité du vin et du sidre*. — Caen, P. Le Chandelier, 1589. — Dép. des Impr., 8° Tc[25]. 11.

L'édition originale parut en latin, à Paris, en 1588. La présente traduction est de Jacques de Cahaignes.

II

RYTHME DE LA VIE RURALE

LES SAISONS ET LE CALENDRIER

Si tant de manuscrits et d'imprimés du moyen âge présentaient par la lettre et l'image des calendriers — saisons, mois, semaines et jours — ce n'était pas seulement pour faciliter aux lecteurs le calcul du temps, ni simplement pour rappeler aux maîtres des domaines quelles opérations essentielles devaient se poursuivre en chaque compartiment de l'année. Certes, depuis Hésiode, les arts ont mis à l'honneur ce thème des travaux et des jours, *ce rythme que comporte au cours de l'an toute vie rurale. Pourtant ce serait bien mal comprendre la patiente insistance de nos vieux peintres et imagiers que de limiter ainsi leur dessein : dans ces calendriers de l'ancien temps il ne s'agit pas seulement des* travaux *en fonction des* jours. *Il s'agit de la vie tout entière en fonction de l'univers tout entier, de l'univers comme le concevait l'homme d'avant la Renaissance. Telle est la grandeur de la recherche à laquelle nous a convié M. Georges-Henri Rivière, conservateur du Musée national des Arts et Traditions populaires.*

La vie et le monde. Sans doute le labeur était et demeure la contribution fondamentale de l'homme au jeu des forces naturelles : aussi, voyons-nous surtout des laboureurs, des vignerons, des pâtres, des moissonneurs dans ces scènes où l'historien, comme le technologue, a tant à apprendre, tant à découvrir.

Mais ce n'est pas tout. Bien des scènes demeureraient à nos yeux banales ou inintelligibles si nous ne savions que les fêtes traditionnelles

importent au calendrier populaire autant que les travaux saisonniers. Quelles fêtes ? Suivons la série des mois. Pour ne pas dérouter le visiteur contemporain, et pour respecter également l'ordre classique des feuillets des manuscrits, nous commencerons l'hiver en janvier et ferons de ce mois le premier de l'an, bien que l'année celtique, mieux en accord avec le cycle des opérations agraires, ait jadis commencé en novembre, au temps des semailles, et que la tradition romaine, vivace encore dans certaines pratiques folkloriques, ait fait de mars le mois initial.

Janvier donc nous montre ici un homme attablé. C'est, en effet, dès la fête des Rois que commençait l'ancien Carnaval, période des ripailles, où l'on devait tenir table ouverte (ouverte aux masques, c'est-à-dire à la bande mystérieuse des garçons représentant la sarabande des fantômes, la troupe à la fois joyeuse et inquiétante comme l'étaient dans l'antiquité les corybantes et les ménades).

Février est figuré par un personnage qui se chauffe devant son âtre. Quoi de plus prosaïque à première vue ? Le folkloriste se souviendra qu'au temps du Carnaval toute la vie est comme retirée dans les maisons. Les allées et venues des masques (donc des fantômes) au travers des campagnes ont pour contre partie cette existence ramassée bien « à recoi » autour des foyers, refuges tutélaires, garantissant les humains contre tout maléfice.

Mars invite le viticulteur (jadis si commun en tant de régions où la vigne est désormais inconnue) à entreprendre la taille qui va donner forme et vie aux ceps :

Le vigneron me taille
Le vigneron me lie
Le vigneron me baille
En mars toute ma vie.

Ainsi parle la vigne dans un dicton populaire. Pourtant bien des années voient en mars cette apothéose carnavalesque que sont les jours gras, traditionnellement voués aux charivaris, *c'est-à-dire aux protestations populaires contre les scandales locaux d'ordre conjugal. Aussi avons-nous placé à cette date une page du* Roman de Fauvel *qu'un*

récent travail de M. Paul Fortier-Beaulieu a rappelée à l'attention des folkloristes (cf. n° 95, ms. franç. 146).

Avril n'est pas figuré par quelque vain symbole lorsque l'artiste met en scène un jeune cavalier tenant en main des bouquets : c'est la reproduction fidèle de ces bachelleries *printanières où la jeunesse cavalcadait joyeusement à travers champs, et dont nous gardons un dernier écho dans l'importance, en certaines régions, de la Saint-Georges (23 avril). Un témoignage d'un grand intérêt se trouve sur une vignette du livre d'heures de Charles d'Angoulême, figurant des cavaliers recouverts de feuillages et joutant avec des troncs d'arbres (cf. notice du n° 100, ms. lat. 1173).*

Cette dernière scène nous a déjà conduits en mai (les bachelleries duraient de Pâques à la Trinité) : les scènes d'amour courtois qui illustrent classiquement ce mois ne sont pas davantage de quelconques allusions au renouveau. Il suffit d'évoquer les usages des bouquets de mai, encore vivaces dans de nombreuses régions, pour éviter ce malentendu.

Et nous parvenons ainsi aux trois mois de grand labeur. Juin, juillet, août : fenaison et moisson, et jadis début du battage. Là, l'homme est avant tout un travailleur, comme en septembre et octobre, mois tout emplis par les apprêts des cuves, par la vendange, le foulage des raisins, la mise du vin en tonneaux, et déjà, les « façons » qui précèdent les semailles.

Voici novembre. Le peintre montrera traditionnellement « la glandée », l'abattage des fruits du chêne par le porcher tandis que son troupeau fourrage en pleine forêt. Occupation saisonnière sans doute, mais qui n'est pas sans un secret accord avec certaine fête dont la grandeur s'impose encore à nous aujourd'hui : la Toussaint, la fête des morts.

Puisse notre sentiment contemporain n'être pas choqué par le folkloriste s'il rappelle que dans toute l'antiquité le porc fut l'animal associé au culte des morts : peut-être parce qu'il fouille la terre sans cesse? Toujours est-il que nous devions placer auprès de la glandée ces images de danse macabre et cette étonnante chevauchée de la Mort qui illustre tant de Calendriers des Bergers *(cf. n° 122, Dép. des Impr., Rés.*

V. 1267). La Mort rôde à cheval : évoquons saint Hubert (3 novembre) et saint Martin (11 novembre), l'un et l'autre saints cavaliers et nous nous replacerons dans le cadre des pensées anciennes. Voici venir la saison du repli des humains vers leurs demeures, tandis que dans les champs la semence est confiée aux puissances mystérieuses, donc aux forces de l'au delà.

Nous en avons sans doute assez dit pour que l'on voie sans étonnement décembre représenté par l'abatage du cochon : l'animal de la saison des trépassés doit servir aux repas plantureux qui ressemblent tant à d'anciennes agapes rituéliques, à ces festins que nous présentaient plus haut les vignettes de janvier.

On le voit, un système puissant, harmonieux, de fêtes et de cérémonies s'ajustait jadis aux travaux des champs pour composer le double apport de l'humanité dans la grande féerie de l'année. Féerie souvent dramatique, véritable « mystère » où l'homme engageait non pas simplement la force de ses bras mais sa complète destinée, puisque les péchés des méchants attiraient sur terre les fléaux et la famine.

Nous ne savons encore que peu de chose des anciens calendriers folkloriques, et nous devons beaucoup attendre à cet égard de l'enquête que, à la demande de M. Georges-Henri Rivière, réalisera la Commission nationale des Arts et Traditions Populaires. Mais ces feuillets admirables, dont l'étude doit tant aux recherches de M. Van Moé, aux soins de MM. Marcel Maget et Louis Dumont, sont pour le folkloriste autant une révélation qu'une confirmation de ses pressentiments. Leur rassemblement systématique nous engage à mieux comprendre ce grandiose cadre de vie et d'action que le rythme saisonnier a offert depuis le début des civilisations à la personnalité naissante. Cadre au sein duquel il est moins de causes et d'effets que de présages, où bienfaits et calamités répondent par un cours alternant et implacable à quelque excès de mérites ou d'indignités, certes toujours faciles à discerner après coup.

Composantes illusoires? Rappelons-nous qu'Olivier de Serres, l'agronome enfin épris de raison, tenait pour sagesse d'être homme de bien. C'est au sortir des harmonies astrologiques et morales du Grand

Kompost et Calendrier des Bergiers *que le rationalisme de la Renaissance pouvait trouver dans ses premières démarches cette force et cet équilibre humains dont nous sommes encore émerveillés.*

ANDRÉ VARAGNAC.

A) CYCLE SAISONNIER

83. OCCUPATIONS DES MOIS DANS UN MANUSCRIT PROVENÇAL. (Ms. franç. 9219, fol. 49vo et 50.)

Exemplaire enluminé du *Breviari d'Amor*, de Matfre Ermengau, datant du XIVe siècle. A gauche, mars, avril (le jeune homme aux deux bouquets), mai; à droite, juin, juillet, août.

84. LE CYCLE DES TRAVAUX ET DES JOURS. — Gravure sur bois. — Barthélemy de Glanville, *Le Propriétaire des choses*. Lyon, Mathieu Huss, 1485. — Dép. des Impr., Rés. R. 218.

Au centre, une composition symbolique oppose l'hiver à l'été, avec l'indication de la durée relative du jour et de la nuit pendant ces deux saisons; tout autour, en douze médaillons circulaires, les occupations des mois :

Janvier,	regardant l'année passée et celle qui vient.
Février,	le mois le plus dur et où la vie est ralentie.
Mars,	on commence les travaux de la vigne.
Avril,	on cueille les premières fleurs.
Mai,	« le temps est bel et amoureux. »
Juin,	les labours.
Juillet,	la fenaison.
Août,	la moisson.
Septembre,	les semailles.
Octobre,	les vendanges.
Novembre,	les porcs sont à la « glandée ».
Décembre,	on tue le cochon gras.

85. Le Zodiaque et les travaux des mois. — Gravure sur bois. — *Le Cuer de philozophie*. — Paris, Antoine Vérard, s. d. (vers 1504), fol. 93vo. — Dép. des Impr., Rés. R. 840.

La composition s'inspire de celle donnée par Mathieu Huss dans le *Barthélemy de Glanville*.

86. Berger calculant l'heure de nuit. — Gravure sur bois coloriée. — *Compost et Kalendrier des bergiers*. — Paris, Guy Marchant, 1496. — Dép. des Impr., Rés. m. V. 33.

Le berger calculait l'heure de nuit à l'aide d'une corde lestée, en guise de fil à plomb. Cette corde mise en face de l'étoile polaire « le pomeau des cieux », on pouvait mesurer l'angle que faisait avec elle une étoile repérée au préalable; la variation de cet angle donnait l'heure.

87. Berger examinant les astres. — Gravure sur bois. — *Kalendrier des bergiers*. — Genève, 1505. — Dép. des Impr., Rés. V. 273.

En regard, une grande planche représente l'auteur, dans son étude, composant son livre.

88. La Grande pronostication des laboureurs durant a tousjoursmais... — S. l. n. d. (Paris, début du xvie siècle). — Dép. des Impr., Rés. p. V. 147.

Sorte de pronostication perpétuelle à l'usage des cultivateurs. Elle contient de curieux préceptes; ainsi, pour connaître quel sera le prix du quart de blé, il suffit de tirer un grain germé de terre : autant de racines, autant de sols.

89. Table des éclipses pour les années 1580 à 1605.

— Paris, Nicolas Bonfons, 1580. — Dép. des Impr., Rés. V. 1268.

Type d'un calendrier tel que ceux dont pouvait se servir Olivier de Serres.

90. Les Mois. — Suite de douze gravures au burin par Étienne Delaune, publiées à Paris, 1568. — Dép. des Estampes, Série des Allégories.

Cette suite célèbre, que Delaune a reproduite lui-même l'année suivante, connut un immense succès. Répandue par Plantin dans les Pays-Bas et en Italie, elle fut copiée en France par les graveurs et les émailleurs jusqu'à la fin du siècle.

1. *Janvier :* Repas de noces. Arrivée de masques avec un flambeau. Au dehors, on brise la glace de la rivière. Au fond, un moulin à eau. — 2. *Février :* Le feu. Une famille se chauffe devant une cheminée. Au dehors, on abat un arbre. — *Mars :* Taille de la vigne. Un berger garde un troupeau de moutons, tandis qu'un enfant s'occupe des oies. — *Avril :* Chasse du cerf, chasse à l'oiseau. — *Mai :* Le concert sous le berceau de vigne. — *Juin :* Tonte des moutons, traite des vaches. — *Juillet :* On coupe l'herbe des prés; au fond, repas des moissonneurs et bain sous les saules. — *Août :* La moisson : au second plan, les porcs sous les chênes. — *Septembre :* Semailles, labour. — *Octobre :* Pressage du raisin. — *Novembre :* Les porcs à la glandée. — *Décembre :* On flambe les cochons et l'on prépare des galettes dans la cour de l'Auberge du Croissant.

— Voir aussi ci-dessous, n°s 242 et 243, deux moulages de sculptures représentant les occupations des mois à Notre-Dame de Paris et n° 241 un spécimen d'une suite analogue, à la cathédrale d'Amiens.

Au XVIe siècle, les thèmes des travaux des mois ont été exécutés, en émail, par Pierre Reymond (voir ci-dessous n°s 231 et 232).

B) HIVER

JANVIER

91. Le paysan sous la neige. (Ms. lat. 9474, fol. 4.)

Enluminure du calendrier des *Grandes Heures d'Anne de Bretagne*, due à Jean Bourdichon (premières années du XVIe siècle). Un autre calendrier dû probablement au même artiste se trouve dans le missel de Martin de Beaune, cf. ci-dessous, nº 98.

H. Delaunay a reproduit entièrement le manuscrit en chromolithographie (Paris, 1861, in-4º). — H. Omont a publié une reproduction réduite en phototypie de toutes, les grandes peintures (Paris, 1906). — L. Delisle en a donné 30 planches en héliogravure (Paris, 1913). La page exposée est également reproduite dans V. Leroquais, *Les Livres d'heures de la Bibliothèque nationale*, pl. CXVI, ouvrage où l'on trouve une description complète du manuscrit.

92. Le mois de janvier. — Gravure sur bois. *Compost et Kalendrier des bergiers.* — Genève, Belot, s. d. — Dép. des Impr., Rés. V. 277.

FÉVRIER

93. Paysan se chauffant. (Ms. lat. 10484, fol. 2vo.)

Enluminure d'un calendrier malheureusement incomplet, celui du *Bréviaire* de Belleville, bréviaire à l'usage dominicain exécuté dans le deuxième quart du XIVe siècle.

94. Paysan se chauffant. (Ms. lat. 9471, fol. 2vo.)

Enluminure des *Grandes Heures de Rohan*, manuscrit de la première moitié du XVe siècle.

Une description complète du manuscrit a été donnée pour la première fois par M. l'abbé V. Leroquais, *Les Livres d'heures de la Bibliothèque nationale*, I, p. 281-290. Les occupations des mois ont été reproduites en héliogravure en couleurs par

M. Émile-A. VAN MOÉ, dans la revue *Verve*, en 1938, et à part pour la Bibliothèque nationale.

MARS

95. LE CHARIVARI. (Ms. franç. 146, fol. 36vo.)

Bien que d'inspiration savante, le *Roman de Fauvel*, de Gervais du Bus, renferme maints passages qui se rapportent à la vie du peuple. Le manuscrit français 146 renferme, en outre, de très précieuses enluminures. Dans deux d'entre elles, on peut reconnaître un charivari, cette manifestation bruyante accompagnée de travestissements et destinée à protester contre un mariage considéré comme scandaleux, en l'espèce celui du Prince-Cheval Fauvel et de vaine Gloire. Le manuscrit date du début du XIVe siècle.

A. LANGFORS, *Le Roman de Fauvel*, publié pour la Société des Anciens Textes français, 1914-1919. — Paul FORTIER-BEAULIEU : *Le Charivari dans le Roman de Fauvel*, communication à la Société du Folklore français, février 1939. — *Les plus beaux manuscrits français du moyen âge* (Paris, 1937, in-4°), p. 43.

96. LES TRAVAUX DE MARS. — Gravure sur bois. *Compost et Kalendrier des bergeres*. — Paris, Guy Marchand, 1499. — Dép. des Impr., Rés. V. 275.

A la partie supérieure, le curage des fossés; en bas, la taille des arbres et les travaux de la vigne qui sont : la taille à la serpe, la pose des tuteurs et le binage à la houe.

C) PRINTEMPS

AVRIL

97. CHEVAUCHÉE DU JEUNE HOMME AU RAMEAU. (Arsenal, ms. 1187, fol. 3vo.)

Sur l'autre feuillet, le mois de mai. Dans un enclos, deux femmes préparent des couronnes de fleurs.

98. La Jeune Femme aux fleurs. (Ms. lat. 886, fol. 5vo et 6.)

Illustration du calendrier du missel de Martin de Beaune attribuée à Jean Bourdichon. On notera également les signes du zodiaque traités en camaïeu bleu. Le mois de mai est figuré par une variante du jeune homme aux bouquets, ceux-ci sont remplacés par des branches d'arbres.

MAI

99. Le Jeune homme aux bouquets. (Ms. lat. 1077, fol. 3vo.)

Enluminure d'un calendrier du XIIIe siècle à l'usage de Liége. Au mois de mai, un jeune homme aux bouquets évoque les usages folkloriques. Au mois de juin, un joueur d'instrument de musique.

100. Ronde champêtre. (Ms. lat. 1173, fol. 20vo.)

Page célèbre d'un *Livre d'Heures* exécuté pour Charles d'Angoulême, vers 1464. L'enluminure par sa partie haute et son fond se rapporte à la fête de Noël et à l'Annonce faite aux bergers. En réalité, il s'agit plutôt d'une ronde autour d'un mai. Le calendrier de ce manuscrit présente de très curieux petits tableaux pour les occupations des mois. Au mois de mai figurent des joutes florales.

V. Leroquais, *Les Livres d'Heures de la Bibliothèque nationale*, pl. XCII.

JUIN

101. Faucheurs, laboureurs et semeur. (Ms. lat. 8846, fol. 62vo.)

L'illustration d'un verset du psaume XXXVI relatif aux gens de bien a inspiré à l'artiste la représentation de ces personnages ruraux du XIIIe siècle. Le volume, d'une richesse exceptionnelle en images, semble dans une première partie influencé par la

manière de l'école de Cantorbery, tandis que vers la fin on y trouve des influences méridionales, peut-être catalanes.

[H. Omont], *Psautier illustré* (XIIIe s.). Reproduction (réduite) des cent sept miniatures du manuscrit latin 8846 de la Bibliothèque nationale (Paris, 1906).

102. Les Travaux de juin. — Gravure sur bois. *Compost et Kalendrier des bergeres.* — Paris, Guy Marchand, 1499. — Dép. des Impr., Rés. V. 1266.

Au mois de juin, tonte des moutons. Pattes liées, les brebis sont débarrassées de leur toison à l'aide des forces.

103. Les Semailles et la fenaison. — Gravure sur bois. — Pierre de Crescens, *Le Livre des prouffitz champestres et ruraulx.* — Paris, 1532. — Dép. des Impr., Rés. S. 289.

Cette figure a paru pour la première fois dans l'édition de 1486. Elle représente, à gauche, un paysan qui sème; à droite, dans un champ entouré d'un ruisseau, deux ouvriers agricoles dont l'un fauche et l'autre retourne le foin. Tous deux, pour s'abriter de l'ardeur du soleil portent non seulement un chapeau à larges bords, mais un couvre-nuque.

D) ÉTÉ

JUILLET

104. Faucheur et Moissonneur. (Ms. lat. 15171, fol. 98vo et 99.)

Bien que la figuration des occupations des mois dans les calendriers soit chose ancienne, datant de l'antiquité et renouvelée au IXe siècle, c'est ici un des plus anciens exemples conservés à la Bibliothèque nationale. Il peut remonter au XIIe siècle. Le signe de la Vierge est figuré par un personnage tenant deux bouquets : cette représentation se trouve plutôt au mois d'avril

où elle constitue une survivance d'un très vieux symbole du renouveau printanier.

105. Fenaison et abattage des arbres. (Arsenal, ms. 5064, fol. 191vo.)

Enluminure d'un exemplaire du *Rustican* de Pierre de Crescens ayant appartenu au Grand Batard de Bourgogne. Le foin est coupé à la faux (cf. ci-dessous, le commentaire du nº 108, Arsenal, ms. 5211, fol. 364vo), retourné à l'aide d'une fourche à deux dents de fer et ramassé avec un rateau de bois. Un paysan construit une meule en prenant à plein bras le foin que lui tend un compagnon au bout de la fourche.

106. Les Travaux de juillet. — Gravure sur bois. — *Le Grant Kalendrier et Compost des bergiers.* — Troyes, Nicolas Le Rouge, 1529. — Dép. des Impr., Rés. V. 274.

Le mois de juillet est représenté traditionnellement par la fenaison. Au premier plan, les outils d'aiguisage de la faux : enclumette, marteau, coffin dans lequel se trouve la pierre à aiguiser; au pied d'une touffe d'herbes qui les abrite du soleil, le petit tonnelet et la besace renfermant la nourriture des faucheurs. Ensuite, deux faucheurs armés de leur faux. Le premier d'entre eux tient son outil normalement, le second, pour les besoins de la composition peut-être, est gaucher. Plus loin, deux faneuses, l'une armée d'une fourche de bois retourne l'herbe à sécher, l'autre commence à la ramasser à l'aide d'un rateau; à l'arrière, trois tas sont déjà faits. Là encore une droitière et une gauchère.

107. Le Chargement du foin. — Gravure sur bois. *Ordonnances de la prevosté des marchans et eschevinage de la ville de Paris.* — Paris, 1500, fol. 49vo. — Dép. des Impr., Rés. F. 254.

Cet ouvrage renferme une illustration très intéressante pour l'iconographie des métiers à la fin du xve siècle.

AOUT

108. La Moisson. (Arsenal, ms. 5211, fol. 364vo.)

Peinture romano-byzantine du XIIIe siècle dans une traduction abrégée de la Bible, faite à la demande d'un certain maître Richard et d'un frère Othon. Elle illustre le *Livre de Ruth*. L'enlumineur s'est efforcé de suivre le plus près possible le texte de la Bible. La scène de la moisson montre Ruth glanant derrière les moissonneurs.

Scène de moisson à la faucille. De la main gauche, le moissonneur saisit une poignée d'épis qu'il coupe à mi-hauteur avec la faucille. Cette façon de moissonner a été usitée en France jusqu'au milieu du XIXe siècle, date à laquelle on commença à utiliser la faux, réservée jusque-là à la coupe des foins.

H. Martin et Ph. Lauer, *Les Principaux Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de l'Arsenal*, pl. XIII.

109. Scènes de moisson. (Ms. lat. 1156 B, fol. 161vo.)

Encadrement d'une page dans le *Livre d'Heures* de Marguerite d'Orléans (XVe siècle). Ce manuscrit se recommande par de nombreux encadrements ornés de scènes rustiques finement traitées.

V. Leroquais, *Les Livres d'Heures de la Bibliothèque nationale*, pl. XLVIII.

110. Les Travaux du mois d'aout. — Gravure sur bois. *Le Grant Kalendrier et Compost des bergiers*. — Troyes, Nicolas Le Rouge, 1529. — Dép. des Impr., Rés. V. 278.

Quatre moissonneurs se suivant en équipe coupent les épis à l'aide de la faucille à dents et posent la poignée qu'ils viennent de scier à leur gauche. L'opération suivante est figurée à l'arrière-plan par une femme ramassant les poignées d'épis en gerbe. Elle est suivie par une autre moissonneuse qui, un genou sur la gerbe, s'apprête à nouer le lien. Derrière elles, une gerbe

dressée. Entre les épis apparaît une femme qui apporte aux moissonneurs leur repas de midi : dans la main gauche, elle tient un pot contenant les aliments liquides, ordinairement soupe ou bouillie; sur son épaule droite est posée une besace. Au premier plan, une besace, un pot et une gourde plate en terre dans lesquels les moissonneurs ont apporté des aliments froids.

111. Juillet, Aout, Septembre, Octobre. (Ms. lat. 923, fol. 2vo et 3.)

Calendrier d'un *Livre d'Heures* de la fin du xve siècle dont il n'est pas possible de déterminer exactement l'origine, son texte étant celui de l'usage de Rome.

112. Saint Fiacre. (Arsenal TL. 255, t. II.)

Saint Fiacre est le patron des jardiniers. Sa fête est célébrée le 30 août.

Voir ci-dessus, no 70, une autre enluminure représentant le même saint.

SEPTEMBRE

113. Le Cerclage d'un tonneau; le Foulage du raisin. (Ms. lat. 320, fol. 308vo et 309.)

Variantes locales (cisalpines) des occupations des mois pour août et septembre. Les signes du zodiaque sont la Vierge et la Balance. Le calendrier où se trouve ces pages est placé à la suite d'un exemplaire du Nouveau Testament.

114. Les Vendanges. (Ms. lat. 12834, fol. 69vo.)

Page d'un martyrologe ayant appartenu à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Fin du xiiie siècle. La suite des occupations des mois dans ce manuscrit est très remarquable. Voir aussi le semeur du fol. 74vo.

Un vigneron, jambes nues, foule le raisin dans la cuve, tandis qu'un vendangeur, arc-bouté sur son bâton, s'apprête à y déverser sa hotte.

115. Les Travaux de septembre. — Gravure sur bois. — *Le Grant Kalendrier et Compost des bergers.* — Troyes, Jean Le Coq, 1541. — Dép. des Impr., Rés. V. 276.

Sur cette planche sont figurées les diverses opérations de la vendange : la cueillette des grappes à la serpe, grappes que l'on met dans de petits paniers. Ces paniers sont vidés dans des hottes à l'aide desquelles on transporte les raisins à la cuve où a lieu le foulage au pied. Au premier plan, à gauche, un tonneau surmonté d'un entonnoir par lequel on verse le vin nouveau; à droite, on soutire le vin nouveau.

E) AUTOMNE

OCTOBRE

116. Les Vendanges. (Ms. lat. 9473, fol. 11.)

Page du calendrier des *Heures de Louis de Savoie* (milieu ou deuxième moitié du xve siècle).

117. Mise du vin en tonneau; Abatage du porc. (Ms. lat. 238, fol. 5vo et 6.)

Occupations des mois d'octobre et de novembre dans un calendrier du nord de la France pouvant dater du début du xiiie siècle. Bien que sommaires, ces deux enluminures présentent un certain réalisme rare à l'époque.

Octobre : deux vignerons versent le vin nouveau dans des tonneaux. — Novembre est représenté par l'abatage du porc. La bête est assommée avec une cognée.

118. Les travaux d'octobre. — Gravure sur bois. *Le Kalendrier et Compost des bergiers.* — Troyes, s. d. (1503). — Bibl. de l'Arsenal 4° S. 3391.

Octobre, le mois des labours pour les céréales importantes,

le seigle et le blé, qui constituent « l'hivernage ». Une charrue attelée de deux bœufs et d'un cheval conducteur retourne la terre. (L'importance de l'attelage indique une terre assez forte.) Ensuite les semeurs sèment le grain et la herse passe pour l'enterrer. Une équipe de batteurs sous la grange bat au fléau les épis de l'année.

119. Le Semeur. — Gravure sur bois. — Ésope, *Fables en français*. — Lyon, Mathieu Huss et Jean Reinhard, 1484. — Dép. des Impr., Rés. Yb. 98.

L'illustration dérive directement de celle de la première édition donnée par Zainer, à Ulm, vers 1477. Dans cette figure, le geste du semeur est renversé, sans doute par souci de clarté. En effet, tel que le corps se présente, la main droite pleine de grains devrait commencer son mouvement circulaire vers la gauche, mouvement pendant lequel elle s'ouvre progressivement pour répartir le grain.

Sur le bord du champ, on voit le sac rempli de semences dans lequel le semeur vient puiser de quoi remplir le semoir de toile qu'il tient devant lui.

NOVEMBRE

120. La Glandée. (Ms. lat. 919, fol. 5vo.)

Page du calendrier des *Grandes Heures* du duc de Berry exécutées en 1409.

121. Les Paysannes de la danse macabre. (Ms. franç. 995, fol. 35vo et 36vo.)

A gauche, vieille femme marchant avec des béquilles (potences); à droite, jeune paysanne en tablier avec un sac au bras et un panier sur la tête. Ce sujet a été fréquemment traité par les peintres et les sculpteurs. Novembre est le mois consacré aux morts.

122. La Chevauchée de la mort. — Gravure sur bois.

— *Kalendrier des bergiers.* — Lyon, Cl. Nourry, pour Huguetan, 1502. — Dép. des Impr., Rés. V. 1267.

Deux thèmes folkloriques classiques : la Mort s'élance à cheval; une âme de trépassé apparaît dans la gueule de bête fauve qui sert de porte à l'enfer.

123. La Mort et le Laboureur. — Gravure sur bois coloriée. — *La Dance macabre historiée.* — Paris, Antoine Vérard, vers 1500. — Dép. des Impr., Vélins 579.

Le paysan porte des chausses blanches, une culotte bleue rapiécée au genou, un surcot ouvert, noué à la ceinture, sur un gilet rose; il est coiffé d'un bonnet blanc à mentonnière recouvert d'un feutre. Il porte sur l'épaule une pioche; à sa ceinture pendent une clef, un couteau, une gourde et une serpette.

Macfarlane, *Antoine Vérard*, p. 117, n° 260 ; H. Monceaux, *Les Lerouge de Chablis*, I, 141.

DÉCEMBRE

124. Paysan dépeçant un porc. (Ms. lat. 924, fol. 12ro.)

C'est le thème habituel des occupations du mois de décembre, traité dans le style du début du xve siècle. A gauche, signe du Sagittaire. Le manuscrit est un *Livre d'Heures* à l'usage de Troyes.

125. L'Abatage du porc. (Ms. lat. 18014, fol. 6vo.)

Enluminure des *Petites Heures* du duc de Berry. Occupations du mois de décembre. Exécution très artistique mais sans originalité réelle.

126. Le Boulanger. (Ms. lat. 1076, fol. 6vo.)

Occupation du mois de décembre dans ce riche psautier dont

la décoration est de la deuxième moitié du XIIIe siècle. Dans l'encadrement du fol. 7 également exposé, on remarquera un médecin examinant les urines dans une fiole. Ce calendrier appartient à un psautier franciscain.

127. DANSE VILLAGEOISE. (Ms. lat. 873, fol. 21.)

Bordure de page d'un *Missel à l'usage de Poitiers*, exécuté probablement pour l'abbaye de Montierneuf dans la seconde moitié du XVe siècle.

128. ASPECTS DE LA VIE RUSTIQUE DANS UNE NATIVITÉ DE LA FIN DU XVe SIÈCLE. (Ms. franç. 244, fol. 24.)

L'art du XVe siècle a souvent donné aux scènes évangéliques les aspects de la vie contemporaine. C'est ce que montre une page d'une *Légende dorée*, enluminée pour Antoine de Chourses et sa femme, Catherine de Coëtivy. M. de Laborde attribue ces enluminures à Maître François. Dans la page exposée, on remarque à la partie supérieure une rue de village ou de bourg; dans la partie inférieure, un intérieur rustique avec une grande cheminée à laquelle saint Joseph porte du bois. Dans le fond, les animaux traditionnels de la crèche.

129. L'ANNONCE AUX BERGERS. — Gravure sur bois. *Heures à l'usage de Rome*. — Paris, Étienne Jehannot, 1497. — Dép. des Impr., Vélins, 1492.

A la partie inférieure de la composition, une ronde de bergers et de bergères, tous munis de leur « panetière » portée à la ceinture.

CLAUDIN, *Histoire de l'Imprimerie*, II, 65-66 ; LACOMBE, n° 46.

III

THÉORICIENS DE L'AGRICULTURE

SANS *nul doute, si le* Théâtre d'Agriculture *possède, après plus de trois siècles, le privilège de retenir des lecteurs non spécialisés, c'est que ceux-ci, dès les premières pages, y voient apparaître parmi la forêt des recommandations techniques la personnalité, pleine de sens et de gravité, d'Olivier de Serres. Nourrie d'une longue suite d'observations personnelles, l'œuvre aussi, sans le chercher, a le don d'évoquer les choses et les êtres : elle nous transporte, au delà des mots, au milieu des champs, des troupeaux et de tous les travaux rustiques.*

*Mais Olivier de Serres est en même temps un homme de la Renaissance, c'est-à-dire un érudit qui a recueilli dans les livres tout l'héritage du passé. En premier lieu, et non moins pour la fermeté lucide de leur esprit que pour l'expérience qu'ils ont accumulée, les Latins : Caton, Varron, Virgile, Columelle, Pline l'Ancien. Ces classiques de l'agriculture romaine, le XV*e *siècle les a édités, réédités avec une étonnante avidité et cette avidité s'étendait à des auteurs que les siècles suivants ont, injustement sans doute, laissé retomber dans la pénombre : tels Palladius, qui expose ses conseils sous la forme d'un calendrier, annonciatrice de l'âge suivant, et aussi un ouvrage grec de basse époque (*1re *moitié du X*e *siècle de notre ère), plutôt un recueil disparate, néanmoins fort curieux de recettes et de procédés particuliers à l'agriculture méditerranéenne, les* Geoponica *de Cassianus Bassus* (n° 141).

*Mais dès le début du XIV*e *siècle un « bourgeois de Bologne la grasse », Pietro dei Crescenzi — Petrus de Crescentiis — avait rédigé en latin un traité d'agriculture, composé essentiellement de préceptes*

antiques qu'il avait tirés des agronomes romains, que toutefois il avait pris soin d'enrichir des acquisitions de son temps, particulièrement pour les plantes cultivées. La traduction française en fut entreprise en 1373 sur l'ordre de Charles V et l'ouvrage, le plus célèbre mais non pas le seul des traités italiens d'agronomie dont l'influence devait s'exercer en France, connut une vogue qu'attestent d'abord des manuscrits richement illustrés et qui se développa encore, du moins jusque vers 1540, avec les éditions imprimées du Livre des Profits champêtres. *Sans que mention en fut faite, suivant les habitudes du temps, ces traductions tenaient compte en partie aussi bien des possibilités de l'agriculture française que des variétés et des espèces nouvelles.*

Le premier traité français de même importance fut l'Agriculture et Maison rustique *de Charles Estienne et Jean Liébault qui, publie en 1564, avait d'abord paru en latin sous le titre de* Praedium rusticum, *en rassemblant plusieurs opuscules antérieurs consacrés à des points particuliers. Le succès considérable de l'ouvrage se prolongea jusqu'au début même du XVIII*e *siècle. Les deux auteurs étaient docteurs en médecine et non point agriculteurs; cela ne doit pas à vrai dire étonner : car l'on n'ignore point la place que tenaient les plantes dans la pharmacopée de l'époque, par conséquent dans le jardin d'une maison rustique bien aménagée. Un autre médecin qui portait en même temps beaucoup d'intérêt à l'astrologie, Antoine Mizault, écrivit des traités, alors appréciés, sur le jardin médicinal, comme sur le jardinage en général et la manière d'enter les arbres. Mais il est encore un trait qui mérite d'être souligné dans la* Maison rustique : *Charles Estienne qui avait beaucoup voyagé en France, en Italie et en Allemagne, qui avait publié en 1552 un* Guide des chemins de France, *note avec le soin d'un ethnographe, d'un folkloriste moderne, la diversité des habitudes d'une province à l'autre, d'un pays à l'autre, et des remarques semblables ajoutent à l'agrément, joint à l'utile, que nous prenons à lire le* Théâtre d'Agriculture.

Vers le même temps que la Maison rustique, *était donnée au public, en 1563, la* Recepte véritable *de Bernard Palissy, huguenot*

comme Olivier de Serres et comme Sully. Ici c'est un autre accent qui nous frappe : celui d'une immense confiance dans les possibilités de la science. « Je te dis qu'il n'est nul art au monde auquel soit requis une plus grande philosophie qu'à l'agriculture... J'ose aussi bien dire que si la terre était cultivée à son devoir, qu'un journau produirait plus de fruits que non pas deux, en la sorte qu'elle est cultivée journellement. » Mais Bernard Palissy qui insistait à très juste titre sur l'importance des engrais dans une agriculture scientifique, portait sur l'avenir un regard dont les contemporains étaient sans doute hors d'état de mesurer l'assurance et la perspicacité.

N'oublions pas enfin qu'Olivier de Serres doit beaucoup aux praticiens français qui au cours des siècles précédents et de proche en proche avaient eu l'intelligence de généraliser d'importants progrès comme la substitution du cheval au bœuf en tant qu'animal de labour, ces bons ménagers qui aiment mieux se mettre « en dépense et hasard que de faire traîner en longueur tout leur labourage, auquel consiste toute l'espérance de leur négoce ». Qu'il s'informait attentivement des résultats atteints par de célèbres techniciens, renvoyant pour le Jardin médicinal au Jardin qui « par commandement du Roi a été dressé de nouveau à Montpellier par M. Richer de Belleval, médecin du Roi ». Aussi, qu'il pouvait se sentir soutenu dans son entreprise par la curiosité multiforme des grands esprits de son temps : dans son Journal de voyage *Montaigne ne manquait pas de noter, avec une ouverture d'esprit que les gens de lettres ont trop communément perdue dans la suite, tantôt les cultures dominantes d'une contrée, tantôt des singularités horticoles.*

CHARLES PARAIN.

130. HÉSIODE. — *Les Travaux et les Jours.* (Ms. grec 2771, fol. 2vo et 3.)

Exemplaire du xe siècle accompagné du commentaire de Proclus.

131. VIRGILE. — *Les Géorgiques*. (Ms. lat. 7936, fol. 9.)

Exemplaire du XIIIe siècle. Début du livre II : un paysan taillant un arbre.

132. VIRGILE. — *Les Géorgiques*. (Ms. lat. 7940, fol. 19vo)

Exemplaire manuscrit du XVe siècle avec enluminures. Le début des *Géorgiques* montre le labourage avec une charrue tirée par deux chevaux, le bêchage et la taille des arbres. Au fond, une clôture.

133. COLUMELLE. — *Lucii Junii Moderati Columelle de cultu hortorum carmen necnon et Palladius de arborum insitione...* — Paris, Raoul Laliseau, s. d. — Dép. des Impr., S. 4395.

Ce petit poème est publié par Nicolas Barthélemy, de Loches, qui l'a fait suivre de son *Hortulus*.

134. COLUMELLE. — *Les Douze livres de Lucius Junius Moderatus Columella des choses rusticques, traduictz... par feu maistre Claude Cotereau...* — Paris, J. Kerver, 1552. — Dép. des Impr., S. 4400.

L'encadrement de titre est orné de fruits, de légumes et d'amours tenant des outils agricoles.

135. PALLADIUS. — *Les Treze livres des choses rusticques... traduictz... par H. Jean Darces...* — Paris, M. de Vascosan, 1554. — Dép. des Impr., S. 21802.

Le premier livre est consacré aux généralités, les douze autres aux travaux des mois.

136. LES ARBRES SYMBOLIQUES AU XIIIe SIÈCLE. (Ms. lat. 8865, fol. 51 *bis*vo).

Ce sont le cèdre, le cyprès, le palmier, le rosier, l'olivier, le

platane, le térébinthe et la vigne. Suivent des listes de plantes odoriférantes et de légumes. Ces figures et ces listes font partie du *Liber floridus*, de Lambert d'Ardres, ouvrage reproduit à de nombreux exemplaires qui ont été étudiés par L. Delisle.

137. PIERRE DE CRESCENS. — *Livre des prouffitz champestres et ruraulx*. — Paris, Jean Bonhomme, 1486. — Dép. des Impr., Rés. S. 284.

La gravure, à quatre compartiments, représente en haut, à gauche, l'entretien d'un verger; à droite, la construction d'un domaine rural; en bas, à gauche, les principaux animaux domestiques; à droite, la taille de la vigne et le vinage.

Voir des exemples manuscrits du livre de Pierre de Crescens sous les nos 45 et 105, d'autres exemplaires imprimés sous les nos 26 et 103.

138. LE CYCLE DES TRAVAUX DES MOIS. — Gravure sur bois. — Pierre de Crescens, *Le Livre des prouffitz champestres*. — Paris, Jean Petit, 1516, fo 133 vo. — Dép. des Impr., Rés. m. S. 19.

Les petits tableaux qui schématisent les travaux des mois sont, dans cette composition, placés dans un certain désordre; ainsi, la taille de la vigne s'inscrit entre la figure traditionnelle du mois de mai et la moisson.

139. TRAVAUX D'ARPENTAGE ET DE BORNAGE. — Dessin colorié sur papier, 1405. — Bertrand Boisset, *Traité d'arpentage*, ff. 22 et 234. — Bibl. Inguimbertine à Carpentras.

B. Boisset, géomètre-juré de la ville d'Arles, a laissé de curieux *Mémoires* et des traités concernant sa profession, illustrés par lui.

Robert CAILLET, *Le Traité d'arpentage de Bertrand Boisset*, dans les *Trésors des Bibliothèques de France*, 1933.

140. ROBERT BRETON. — *Roberti Britanni Atrebatis agriculturae encomium.* — Paris, C. Wechel, 1539. — Dép. des Impr., S. 4811.

141. CONSTANTIN CESAR. — *Les XX livres... ausquelz sont traictez les bons enseignemens d'agriculture; traduictz en françoys par M. Anthoine Pierre...* — Poitiers, de Marnef, 1543. — Dép. des Impr., Rés. S. 291.

Ce traité grec, attribué à Constantin Porphyrogénète, est de Cassianus Bassus. On le connaît sous le nom de *Geoponica.*

142. LUIGI ALAMANNI. — *La Coltivatione.* — Paris, Robert Estienne, 1546. — Dép. des Impr., Rés. Yd. 332.

Le poème est dédié à François Ier.

143. CHARLES ESTIENNE. — *Vinetum, in quo varia vitium, uvarum, vinorum, antiqua, latina, vulgariaque nomina : item ea quae ad vitium... culturam... expressa sunt...* — Paris, F. Estienne, 1537. — Dép. des Impr., Rés. S. 1068.

144. CHARLES ESTIENNE. — *Arbustum. Fonticulus. Spinetum.* — Paris, F. Estienne, 1538. — Dép. des Impr., Rés. S. 1047.

145. CHARLES ESTIENNE. — *Praedium rusticum, in quo cujusvis soli vel culti vel inculti plantarum vocabula ac descriptiones... earumque... excolendarum instrumenta...*

describuntur... — Paris, 1554. — Dép. des Impr., Rés. S. 1069.

Réunion des divers traités composés par Charles Estienne sur l'arboriculture, l'horticulture, la viniculture. C'est la forme primitive de la célèbre *Maison rustique*.

146. CHARLES ESTIENNE. — *L'Agriculture et maison rustique... en laquelle est contenu tout ce qui peut estre requis, pour bastir maison champestre, nourrir et medeciner bestiail et volaille de toutes sortes, dresser jardins...* — Paris, J. du Puis, 1564. — Dép. des Impr., S. 4430.

Première édition d'un livre qui connut une grande vogue.

147. UNE MAISON RUSTIQUE. — Gravure sur bois. — Corrozet, *Les Blasons domestiques contenantz la décoration d'une maison honneste...* — Paris, 1539. — Dép. des Impr., Rés. Ye. 1380.

148. PIERRE BELON. — *Les Remonstrances sur le default du labour et culture des plantes, et de la cognoissance d'icelles...* — Paris, Corrozet, 1558. — Dép. des Impr., S. 20739.

L'auteur traite surtout des arbres d'agrément, citant comme exemples les beaux jardins visités par lui en Italie.

149. GORGOLE DE CORNE, F. DANY et NICOLAS DU MESNIL. — *Quatre traictez utiles et delectables de l'agriculture...* — Paris, Charles L'Angelier, 1560. — Dép. des Impr., Rés. S. 1076.

150. ANTOINE MIZAULD. — *Secretorum agri enchiridion primum, hortorum curam, auxilia, secreta... complectens...* — Paris, F. Morel, 1560. — Dép. des Impr., S. 15127.

Antoine Mizauld, connu surtout par ses travaux sur l'astronomie et l'astrologie, était curieux de tous les secrets de la nature. De Thou estimait fort la rectitude de son jugement.

151. ANTOINE MIZAULD. — *Epitome de la maison rustique, comprenant le jardin medecinal et jardinage...* — Villefranche, J. Arnaud, 1605. — Dép. des Impr., S. 15032.

152. LE CULTIVATEUR ET SES OUTILS. — Gravure sur bois. — Guillaume de La Perrière, *Le Miroir politique...* — Lyon, Macé Bonhomme, 1555. — Dép. des Impr., Rés. *E. 86, p. 189.

Il s'appuie sur sa bêche et tient de la main droite une serpe; à sa ceinture sont passées une hache et une faucille. A ses pieds, une houe.

153. AGOSTINO GALLO. — *Secrets de la vraye agriculture, et honnestes plaisirs qu'on reçoit en la mesnagerie des champs... traduits... de l'italien... par François de Belleforest.* — Paris, N. Chesneau, 1571. — Dép. des Impr., S. 4416.

L'ouvrage est divisé en vingt journées et rédigé en forme de dialogue. Son auteur est considéré comme le restaurateur de l'agriculture en Italie.

154. PRUDENT LE CHOYSELAT. — *Discours oeconomique, non moins utile que recréatif, monstrant comme de cinq*

cens livres... l'on peult tirer par an quatre mil cinq cens livres de proffict honneste... — Paris, 1585. — Dép. des Impr., Rés. p. R. 178.

Curieux traité sur l'élevage des poules, publié pour la première fois, en 1569, et qui connut de nombreuses rééditions jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

J.-B. HUZARD, *Notice analytique et bibliographique de l'ouvrage de Prudent Le Choyselat sur les avantages que l'on peut retirer des poules.* Paris, 1830.

155. DALECHAMPS. — *Histoire générale des plantes...* — Lyon, 1615. — Dép. des Impr., S. 652-653.

Traduction de l'édition latine de 1586-1587.

L'exemplaire est ouvert à la page montrant la figure du maïs et le début du chapitre du sarrasin.

156. BERNARD PALISSY. — *Recepte veritable, par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre a multiplier et augmenter leurs thresors...* — La Rochelle, B. Berton, 1563. — Dép. des Impr., Rés. Z. 1111.

Cette recette, c'est une connaissance rationnelle de l'agriculture que B. Palissy déplore voir exercée par des ignorants. La première partie de ce traité contient des aperçus ingénieux sur la fumure des terres et la constitution des végétaux.

157. BERNARD PALISSY. — *Discours admirable de la nature des eaux et fonteines, tant naturelles qu'artificielles, ... plus un traité de la marne, fort utile et necessaire pour ceux qui se mellent de l'agriculture...* — Paris, M. Le Jeune, 1580. — Dép. des Impr., Rés. S. 1099.

L'ouvrage est ouvert à la page 295 où commence le traité de Bernard Palissy sur le colmatage des terres au moyen de la

marne. En cette matière comme en beaucoup d'autres, Bernard Palissy se révèle un précurseur. Ses théories méprisées de son temps ne furent mises en valeur que par les économistes du XVIIIe siècle.

158. BERNARD PALISSY. — *Le Moyen de devenir riche... avec plusieurs autres excellens secrets des choses naturelles...* — Paris, R. Fouet, 1636. — Dép. des Impr., S. 21439-440.

Première édition des œuvres de Bernard Palissy.

159. NOËL DU FAIL. — *Propos rustiques de maistre Leon Ladulfi champenois.* — Lyon, J. de Tournes, 1547. — Dép. des Impr., Rés. p. Y² 210.

L'auteur feint d'avoir recueilli ses contes de la bouche même des paysans. S'excusant de la vulgarité de son style, il s'adresse ainsi au lecteur : « Que si tu n'es content de ce, je ne pourray (au pis aller) que te prier, prendre tel quel petit présent en gré, comme tu ferais d'une simple bergiere, une pottée de laict caillé. »

160. JEAN DU CHOUL. — *Dialogue de la ville et des champs. Epistre de la sobre vie.* — Lyon, 1555. — Dép. des Impr., Rés. Z. 2444.

Dans ce petit traité, l'auteur s'efforce d'opposer aux plaisirs de la ville « la commodité rurale et souverain plaisir qui est aux métairies ».

161. GUY DE PIBRAC. — *Les Plaisirs de la vie rustique.* — Paris, 1574. — Dép. des Impr., Rés. Ye. 4628.

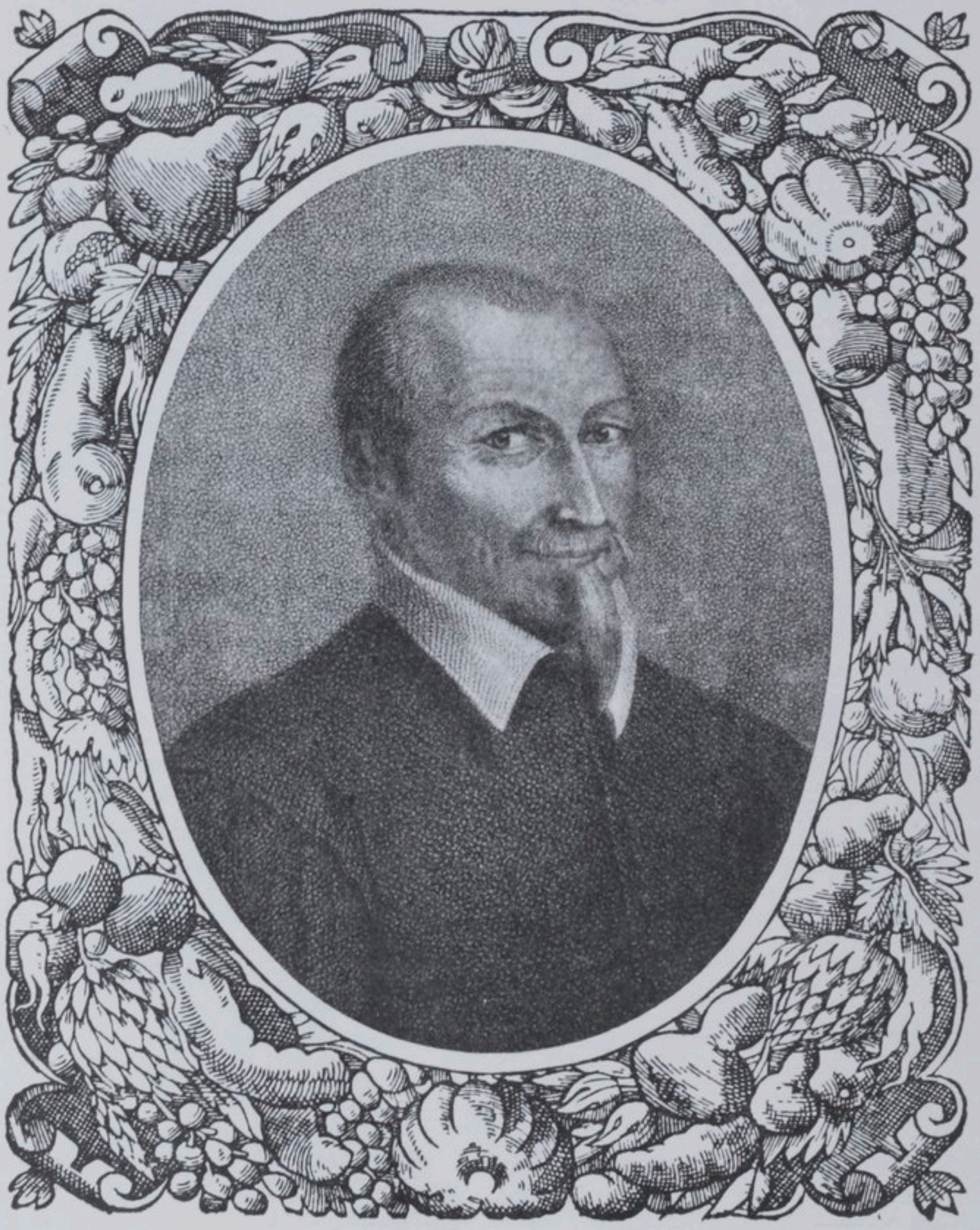
162. CLAUDE GAUCHET. — *Le Plaisir des champs... ou*

est traicté de la chasse... — Paris, N. Chesneau, 1583. — Dép. des Impr., Rés. Ye. 594.

Poème didactique sur la chasse entremêlé de tableaux champêtres. L'ouvrage est ouvert au début du IIe livre, consacré à l'été, qui débute par une description de la moisson.

163. PHILIBERT GUIDE, *dit* HÉGÉMON. — *La Colombiere et maison rustique... avec enseignement de ce que le laboureur doibt faire par chacun mois...* — Paris, R. Le Fizelier, 1583. — Dép. des Impr., Rés. Ye. 1996.

Le poème didactique de Philibert Guide est suivi des *Louanges de la vie champestre*, de Du Bartas, et d'un traité en vers sur la construction des ruches et l'élevage des abeilles.



IV

OLIVIER DE SERRES

OLIVIER DE SERRES *(il signait* des Serres*) descendait d'une famille de cultivateurs, établie au mas des Serres, sur le terroir de Villeneuve-de-Berg (Ardèche).*

Son père, marchand à Villeneuve, s'y enrichit, et mourut en 1546 sans pouvoir veiller lui-même à l'éducation de ses deux fils, Olivier, né en 1539 et Jean. Celui-ci, envoyé tout jeune à l'Académie protestante de Lausanne, devint pasteur en Suisse puis à Nîmes et se distingua comme historien et négociateur.

Quant à Olivier nous ignorons comment et où il acquit une solide instruction. Devenu possesseur du domaine du Pradel — près Villeneuve, mais sur le terroir de Mirabel — et propriétaire des droits de juridiction attachés à ce fief noble, il mit son honneur à transformer lentement et savamment un « désert et misérable lieu » en une « riche et commode demeure ».

Les documents nous le montrent comme ayant embrassé avec ferveur les idées de la Réforme. En 1562, membre du Consistoire de l'Église réformée qui s'est constituée à Villeneuve, il va à Genève demander un pasteur, et il s'occupe d'entretenir et loger le « ministre ». Au lendemain de la Saint-Barthélemy (1572) il a participé à un coup de main qui rend Villeneuve aux réformés, mais à partir de 1576 il apparaît au premier plan dans les tentatives d'accord qui se succèdent entre les deux camps. Sa maison du Pradel est choisie comme un lieu de réunion pour les négociateurs. Il nous apparaît alors souriant, de sang-froid, conciliant, non seulement poli pour les adversaires mais amical : quand il

écrit au syndic des États catholiques, il signe : « du Pradel vostre maison ».

Jusqu'en 1595 il demeurera en Vivarais un ferme tenant de la cause protestante, siégeant aux assemblées du parti, toujours désigné pour les députations importantes.

Derrière cette activité religieuse il en faut voir une autre : celle de l'homme qu'une vocation inébranlable attache au sol natal. Peu de mois après l'édit de Nantes, en novembre 1598, à soixante ans, il part pour Paris où il va régler la succession compliquée de son frère; dans ses bagages il emporte le gros manuscrit du Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs, *qu'il veut faire imprimer dans la capitale et présenter au roi. L'ouvrage est le travail de toute une vie, une véritable encyclopédie de la vie agricole.*

Il faut donc imaginer O. de Serres, au cours des années troublées par les luttes religieuses, penché amoureusement sur les divers éléments de son vaste domaine, n'ayant cessé de lire, de se renseigner, d'expérimenter. Peut-être même a-t-il fait des voyages pour accroître son savoir. Mais de ses efforts continus, de ses essais, de ses échecs ou de ses réussites, tout nous échappe. Il nous offre les résultats d'un long labeur sans nous dire comment il les a atteints.

Son livre venait à une heure propice. Les travaux pacifiques de la terre s'imposaient à une nation épuisée par des luttes sanglantes. Henri IV accepta que le livre lui fût dédié et il fit publier à part d'abord (1599) le chapitre relatif à la Cueillette de la soie, *qui l'intéressait particulièrement. Il fit planter des mûriers en diverses provinces et même dans le jardin des Tuileries, et quand eût paru l'ouvrage entier, il s'en fit lire chaque jour quelques pages après son dîner.*

Une seconde édition du Théâtre d'agriculture, *augmentée, fut imprimée en 1603. Six autres suivirent jusqu'en 1619. C'était la gloire pour le seigneur du Pradel!*

Ses dernières années s'écoulèrent dans son domaine. Il y marie quelques-uns de ses sept enfants. Marguerite d'Arcons, sa femme, meurt en 1617. La même année, à soixante-dix-huit ans, il écrit de sa main un dernier testament et demande à Dieu « de le recevoir au sein d'Abraham

en l'Église triomphante, lorsque son âme sera séparée de son corps ». Son livre de raison se poursuit jusqu'en décembre 1618, portant parfois d'autres citations bibliques. En juillet 1619 il était mort.

Le Pradel revint à son fils aîné, Daniel; le domaine fut misérablement saccagé en 1628 par le duc de Ventadour, celui qui devait fonder la Compagnie du Saint-Sacrement. Du manoir il ne resta qu'une tourelle autour de laquelle furent reconstruits des bâtiments sans caractère. Le tout est récemment devenu un établissement d'enseignement agricole.

Après 1619, le Théâtre d'Agriculture *parut encore à Rouen et à Genève, jusqu'en 1675. Mais la noblesse alors se passionnait pour les jardins aux vastes perspectives, plus qu'à la culture des terres; la vie rustique, telle que la peignait O. de Serres, ne pouvait que lui sembler mesquine, autant qu'était passé de mode le langage du Vivarais.*

Le nom de l'agronome, longtemps oublié, fut remis à l'honneur en 1789 par l'Anglais A. Young; son œuvre fut réimprimée en 1802 et 1806. Mais on n'a pas encore mis l'homme au rang auquel il a droit.

Les deux biographies écrites par H. Veschalde (1886) et Mlle Lavondès (1937), avec leurs nombreuses citations, permettent cependant de comprendre le jugement de Camille Jullian : « Ce simple gentilhomme rural est le plus admirable type de Français que je connaisse ».

Il est homme de concorde, d'abord. Avec Henri IV il a souhaité travailler à la reconstruction de la France. Dans son livre il n'y a pas un seul mot qui laisse entrevoir en lui le huguenot combatif qu'il a été dans sa jeunesse. D'autre part, il est soutenu dans son amour de la terre par un sentiment religieux et moral d'une incomparable hauteur. « L'agriculture, dit-il, est la plus sainte, la plus naturelle occupation des hommes, comme étant seule commandée de la bouche de Dieu à nos premiers pères. » Son labeur se revêt pour lui d'une dignité sacrée, parce qu'il contribue « au vivre des hommes ».

Enfin le sérieux même de sa vocation lui inspire la joie des vrais créateurs : « Gaiement, j'ai tâché de représenter cette belle science le » mieux que j'ai pu ».

Négligeons ici la valeur propre des directions techniques données par l'auteur, en soulignant cependant le mot science *que nous venons de*

l'entendre prononcer, et en rappelant le rôle que joua pour lui l'expérience, qui triomphera de la routine. Notons seulement que dans son œuvre des observations morales discrètes, formulées d'un ton plaisant et avec une bonhomie attachante, se mêlent à l'exposé. Les choses de la culture et du ménage sont traitées ici par un poète qui s'ignore. Parce qu'il a donné son cœur à la vie des champs, qu'il en a savouré la liberté en face de la servitude des villes, parce que devant les grains, les fruits, les fleurs, les animaux, il a été sincèrement ému, il nous émeut encore.

De ses deux devises l'une rappelle sa méthode de patience et d'observation : Cuncta in tempore, *mais l'autre nous dit l'idéal qu'il a fait planer sur toute son existence :* Sordida quæque fugit.

CHARLES BOST.

164. PORTRAIT D'OLIVIER DE SERRES, par son fils Daniel. Dessin à la plume. — Appartient au commandant comte de Serres.

O. de Serres avait alors soixante ans. Ce portrait est le seul document contemporain qui soit parvenu jusqu'à nous. Voir ci-dessous, n° 203.

165. COMPTE DES DÉPENSES (autographe) engagées par « moy Olivier des Serres, diacre de l'église de Villeneuve-de-Berc, pour les affaires de l'Eglise Refformée de lad. Villeneuve, du mandement des surveillans et deputés d'ycelle » du [Consistoire]. — Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Première page. — « ... Le dimanche 4 janvier 1561 (1562 n-st.) après la prière faicte en playne assemblée d'hommes, les femmes retirées, feust arresté et délibéré envoyer à Genève pour fayre tous nos effors d'estre proveux [d'un pasteur] pourquoy fayre je pars député et esleu ... Et estre arrivé aud. Genève présentés les lettres à la Compagnye de Messieurs les Ministres assemblés dans le logis de Monsr Calvin... »

166. CONTRAT D'ÉDITION pour la seconde édition du *Théatre d'agriculture*. — Paris, 7 novembre 1601. pièce sur papier, 4 ff. avec annotations de la main d'O. de Serres. — Appartient à M. Ch. Eggimann.

Au dos du document se trouve cette mention : « Pour l'impression de mon *Théâtre* seconde édition. Accord avec Abraham Saugrain marchand libraire à Paris, 1601 le 7 novembre, fait par mon fils de Pradel avocat au Conseil privé en vertu de ma procuration du 29 août 1600 par laquelle lui permet vendre les exemplaires de mon *Théâtre* de la première impression qui estoient entre ses mains. »

167. LETTRE AUTOGRAPHE D'OLIVIER DE SERRES adressée aux consuls de Donzère (Drôme), datée du Pradel, le 7 juillet 1611. — Arch. municipales de Donzère.

Cette lettre fait partie d'un dossier de trente-neuf pièces relatives au procès soutenu par Olivier de Serres pour entrer en possession de la terre de Saint-Ferreol.

Louis AURENCHE, *Les Possessions dauphinoises d'Olivier de Serres*, dans *Revue du Vivarais*, 1907.

168. REGISTRE DES PROCÈS VERBAUX (original) des commissaires établis par le roi pour « retablir l'Édit de Nantes » en Bas Vivarais après la guerre de 1615-1622. 201 feuillets. — Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Procès-verbal du 7 janvier 1623. A la demande de Daniel de Serres, fils d'Olivier, les Commissaires, au Pradel, viennent de faire sortir les soldats catholiques établis dans la demeure. Ils font vérifier par leurs greffiers « les meubles qui se trouvent en nature dans ladite maison ». On n'y découvre que « deux tines ou queuves (cuves) à faire vin et douze toneaux, deux tables, deux bancs, deux chaires et un chalit noyer ».

169. Livre de raison (autographe) d'Olivier de Serres d'avril 1606 à mai 1619, relatif aux dépenses de la maison et à l'entretien du domaine du Pradel. — Un vol. couvert de parchemin. Sur la couverture des devises morales. 32 folios avec quelques feuilles volantes épinglées. Le tout de l'écriture d'O. de Serres sauf quelques notes à la fin, de Daniel de Serres, son fils, qui signe du Pradel. — Société de l'Histoire du Protestantisme français.

(En marge) : Arrentement de mon domaine du Pradel. (Texte) : « Le XVIe novembre 1615 j'ai arrenté à Jaques Barnier tout mon domaine du Pradel consistant en bois prés et terres labourives, ensemble celles du moulin de Berc La Motte et vignes, pour deux années... et ce pour la somme de six cens livres... »

Au-dessous, épinglé, un reçu autographe d'O. de Serres, de 123 l. 14 s. qu'il a eues de son « rentier » du Pradel Jaques Barnier, le 26 janvier 1617. (Signature autographe) des Serres.

170. Testament d'Olivier de Serres. — Le Pradel, 20 août 1617. Pièce sur papier, 4 ff., traces de cachets et lacs de soie. — Appartient au commandant comte de Serres.

Il institue comme héritier son fils aîné Daniel, juge royal en la viguerie de Villeneuve-de-Berg.

171. Olivier de Serres. — *Le Theatre d'agriculture et mesnage des champs*. — Paris, Jamet Mettayer, 1600. — Dép. des Impr., Rés. S. 290.

Exemplaire de dédicace aux armes et au chiffre d'Henri IV.

172. Olivier de Serres. — *Le Theatre d'agriculture et*

mesnage des champs... — Paris, J. Mettayer, 1600. — Dép. des Impr., S. 1032.

L'ouvrage est ouvert au titre du premier livre orné d'une vignette gravée sur bois montrant la cour d'une ferme.

Dans la cour, les animaux domestiques les plus communs : le bœuf, le porc, les poules. Dans le bâtiment central, une femme battant le beurre dans une baratte. Devant la porte, une charrue à roues. Sur l'aire de la grange, on bat au fléau. Près du puits une paysanne tire de l'eau dans l'auge pour abreuver les bêtes. Dans le lointain, le pigeonnier. Les différents détails de cette composition : charrue, baratte, aire de la grange, charrette à quatre roues, s'appliquent davantage à une région septentrionale qu'au domaine du Pradel.

173. Plan et élévation d'un domaine seigneurial, avec dépendances et jardin. — Gravure sur cuivre d'Androuet Ducerceau. — A. Ducerceau, *Livre d'architecture auquel sont contenues diverses ordonnances de plants... de bastiments pour seigneurs... qui voudront bastir aux champs*. — Paris, 1582. — Dép. des Impr., Rés. V. 393.

174. Olivier de Serres. — *La Cueillette de la soye, par la nourriture des vers qui la font...* — Paris, Mettayer, 1599. — Dép. des Impr., S. 12687.

Ce traité est un chapitre du *Théâtre d'agriculture* qu'Olivier de Serres venait de mettre sous presse, et qu'il considérait comme un des plus importants.

« Les experiences que j'ay fait en ce mesnage chez moy, despuis trente-cinq ans, dit-il dans son épître au Prévôt des Marchands, — et la soye que je cueil par chacun an, me donnent matière de vous dire librement mon avis sur ce sujet. »

175. Olivier de Serres. — *Le Theatre d'agriculture...*

Troisième édition... — Paris, A. Saugrain, 1605. — Dép. des Impr., 4° S. 2004.

Le titre, gravé en taille-douce par C. de Mallery, qui reproduit celui de la première édition, est formé d'un portique, orné d'instruments aratoires, et surmonté par l'image d'Henri IV trônant au milieu d'un parterre de jardin.

176. Olivier de Serres. — *Le Theatre d'agriculture et mesnage des champs... derniere édition, reveue et augmentée par l'autheur.* — S. l., P. et J. Chouet, 1619. — Dép. des Impr., S. 4451.

177. L'Élevage des vers a soie. — Gravure sur cuivre de Mallery, d'après Stradan. — Jean-Baptiste Le Tellier, *Brief discours contenant la manière de nourrir les vers à soye et la tirer...* — Paris, P. Pautonnier, 1602. — Dép. des Impr., Rés. S. 308.

L'ouvrage est dédié à Mme de Rosny, son mari, le duc de Sully, ayant manifesté le désir de planter des mûriers sur ses terres. Il est orné de six belles figures publiées par Ph. Galle.

178. La Récolte des cocons. — Gravure sur cuivre de Mallery, d'après Stradan. — *Même ouvrage.* — Dép. des Impr., Rés. S. 310.

Dans le fond, des femmes étendent des linges destinés à recevoir la semence des papillons après leur sortie du cocon.

179. Le Dévidage des cocons. — Gravure sur bois. N. Chevallier et J.-B. Le Tellier. — *Mémoires...* — Paris, 1603. — Dép. des Impr., Rés. S. 658.

Les cocons sont plongés dans un chaudron rempli d'eau maintenue presque bouillante par un réchaud. On les agite avec un

petit balai jusqu'à ce que ses fils s'y attachent, on rassemble ces fils au nombre de 6 à 8 en un seul que l'on fixe au tour ou dévidoir. La soie s'amasse en écheveaux.

180. NICOLAS CHEVALLIER et JEAN-BAPTISTE LE TELLIER. — *Mémoires et instructions pour l'establissement des meuriers, et art de faire la soye en France.* — Paris, Mettayer, 1603. — Dép. des Impr., Rés. S. 659.

Cet opuscule contient la copie des lettres patentes du roi ordonnant la création, dans chaque élection, d'un plant de mûriers blancs.

181. OLIVIER DE SERRES. — *La Seconde richesse du meurier blanc, qui se treuve en son escorce, pour en faire des toiles de toutes sortes...* — Paris, A. Saugrain, 1603. — Dép. des Impr., S. 12688.

Dans ce petit traité, publié à la demande du roi, Olivier de Serres expose comment il est possible d'extraire de l'écorce du mûrier des fibres propres à être tissées comme le lin.

182. BARTHÉLEMY DE LAFFEMAS. — *Preuve du plant et profit des meuriers, pour les parroisses des généralitez de Paris, Orléans, Tours...* — Paris, 1603. — Dép. des Impr., Rés. p. S. 40.

L'auteur cite l'exemple d'un sieur Oupil, marchand de marée, demeurant à Paris, rue de Grenelle, qui, ayant fait venir d'Avignon trois cents jeunes mûriers, les fit planter avec succès.

183. BARTHÉLEMY DE LAFFEMAS. — *Le Plaisir de la noblesse et autres des champs, sur le profict et preuve certaine du plant des meuriers...* — Paris, P. Pautonnier, 1603. — Dép. des Impr., Rés. p. S. 37.

Cette plaquette, destinée à encourager les éleveurs de vers à

soie, nous apprend que cette même année 1603 on avait cueilli assez de feuilles de mûrier dans le jardin de l'Hôtel de Retz, à Paris, pour récolter dix-huit livres de soie.

184. Barthélemy de Laffemas. — *La Façon de faire et semer la graine de meuriers, les eslever en pepinieres, et les replanter aux champs : gouverner et nourrir les vers à soye...* — Paris, P. Pautonnier, 1604. — Dép. des Impr., S. 12685.

185. Pierre Richer de Belleval. — *Dessein touchant la recherche des plantes du pays de Languedoc.* — Montpellier, 1605. — Dép. des Impr., S. 4042.

186. Pierre Richer de Belleval. — *Remonstrance et supplication au Roy, touchant la continuation de la recherche des plantes de Languedoc, et peuplement de son jardin de Montpellier.* — S. l. n. d. — Dép. des Impr., Rés. S. 677.

Pierre Richer de Belleval est le fondateur de l'enseignement de la botanique en France; il créa, en 1596, le jardin botanique de Montpellier.

187. Charles de L'Écluse. — *Exoticorum libri decem.* — Anvers, 1605. — Dép. des Impr., S. 647.

Olivier de Serres parle de ce botaniste avec éloges (*Théâtre*, p. 579) : « Nous devons la cognoissance et le gouvernement de plusieurs rares et excellentes fleurs à M. Charles de l'Escluse, qui avec soin exquis, en a eslevé grand nombre dans son jardin de Leiden en Hollande, où il en a fait transporter les races des Indes, et de divers autres pays lointains. Pour laquelle gentille dextérité, il a mérité le tiltre de Père des Fleurs... »

188. Jacques Boyceau de La Barauderie. — Portrait

gravé par G. Huret, d'après A. de Vris. — Dép. des Impr., Rés. S. 292.

Ce portrait orne le *Traité du jardinage*, œuvre posthume de Jacques Boyceau, publiée en 1638 par son neveu Jacques de Menours.

Jacques Boyceau, après avoir été au service du roi Henri IV portait, sous Louis XIII, le titre d'Intendant des jardins des maisons royales.

189. Reliure au chiffre de Sully. — Dép. des Impr., Rés. J. 2205.

Elle recouvre *Le Livre doré de Marc Aurèle*. Lyon, 1577, in-16.

190. Pierre Vallet. — *Le Jardin du roy tres chrestien Henri IV roy de France et de Navarre dédié à la royne...* — (S. l.), 1608. — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle.

Le frontispice gravé représente un grand portique derrière lequel on voit la perspective d'un jardin. A droite et à gauche figurent en pied Clusius et Mathias de Lobel. Pierre Vallet était « brodeur ordinaire du Roy » ; les planches gravées par lui étaient destinées à servir de modèles aux broderies alors à la mode.

Au f° 5, notice par Jean Robin intitulée : *Exoticae quædam plantae a Johanne Robino, juniore, ex Guinea et Hispania delatae, anno* 1603, dans laquelle il décrit des plantes à fleurs qui n'avaient pas été connues par Clusius et de Lobel, et que Vallet avait gravées d'après les exemplaires de son jardin de la pointe de la Cité, (Cf. Denise (Louis), *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes*, p. 20, et Hamy (Dr E.-T.), *Vespasien Robin, arboriste du Roy, premier sous-démonstrateur de botanique du Jardin Royal des Plantes* (1635-1662), dans *Nouvelles Archives du Muséum*, 3e série, 1896, p. 24-70.)

191. Le Jardin du Roy en 1636. — Eau-forte coloriée. — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle.

Plan extrait de : Guy de La Brosse, *Description du Jardin royal*

des Plantes médicinales estably par le Roy Louis Le Juste à Paris, contenant le catalogue des plantes qui y sont de present cultivées, ensemble le plan du Jardin. Paris, 1636, in-4°, 108 p., 2 plans.

Ce plan porte, dans l'angle supérieur gauche, les armes de Claude Bullion; dans l'angle inférieur, à droite, les armes de Guy de La Brosse avec sa devise : « De bien en mieux », et d'autres armes, qui sont peut-être celles de l'auteur du plan : Frédéric Scalberge.

V

CARTES ET PLANS

192. DESCRIPTION DE LA HAULTE ET BASSE PICARDYE. — A Paris, par Olivier Truchet (en 1570). — B. N., Cartes, Rés. Ge. D. 7678.

Une des plus anciennes cartes gravées de la Picardie et des pays voisins, avec les hauteurs, forêts et lieux habités en vues schématiques. Remarquer les forêts d'Ardenne, de Compiègne et de Rambouillet et la pénétration de la mer autour de Dunkerque.

193. LA FIGURE DE BOULONGNE, ENSEMBLE DES FORTZ ET PLACES CIRCONVOYSINES. — A Paris, par Pierre Haultin, 1550. — B. N., Cartes, coll. d'Anville, 932.

Plan cavalier gravé sur bois, montrant le Boulonnais avec ses localités en vues schématiques, fermes, ponts, moulins à vent, bouquets de bois, moutons au pâturage... et paysans pendus à la « justice ». Les « monts » prennent en ce pays plat une importance particulière.

194. Carte particulière de Tours avecq le paisage mis en relief. Faict par R. Siette (15 juillet 1619). — B. N., Cartes, coll. d'Anville, 1192.

Carte à la plume, d'une rare finesse d'exécution, où apparaît la répartition du sol en Touraine à cette époque. Au milieu d'innombrables parcelles cultivées se dispersent les fermes dont le nom finit si souvent en « ière »; des lignes d'arbres jalonnent les limites. Des moulins s'espacent au long des cours d'eau, près des prairies inondables. Quelques bois (Rochefuret, Marmoutier), quelques grands domaines (Marmoutier, Plessis-lez-Tours) montrent la puissance du Roi et du clergé.

195. La Limagna d'Overnia (par Gabriel Simeoni), 1560. — B. N., Cartes, Rés. Ge. D. 7664.

Carte gravée par un Florentin pour la « divine » Catherine de Médicis. Évoquant la guerre des Gaules, elle montre surtout le paysage à la limite des Puys et de la plaine agricole, arrosée par l'Allier et ses affluents. En haut, Clermont et Royat, le mont Dore et le Puy-de-Dôme; à droite, Riom et le châtean de Randan; à gauche, Gergovie.

196. Carte du bas Languedoc faicte sur les lieux, par J. de Beins, géographe du Roy, 1626. — B. N., Cartes, coll. d'Anville, 656.

Carte manuscrite en couleurs, avec figuration caractéristique des Cévennes. Au nord, le Vivarais. Olivier de Serres y naquit au Pradel, près Villeneuve-de-Berg, entre Largentière et Viviers. Sa femme, Marguerite d'Arcons, était aussi de Villeneuve, où lui-même fut diacre de l'église réformée. Son frère Jean de Serres, né lui aussi à Villeneuve, recteur de l'Académie de Nîmes, établit l'imprimerie dans cette ville (1579), fut ministre à Orange (ici « Aurange ») et assista aux États de Languedoc (1587).

197. Pourtraict de la ville de Bourges... des Gaules

la cité première. 1566. — B. N., Cartes, Rés. Ge. D. 7650.

Vue gravée, tirée de l'*Histoire de Berry*, par Jean Chaumeau. Sous les murs coule l'Auron, qui fait mouvoir un moulin. Au premier plan, moutons, berger et bergère avec leurs houlettes, dans le grand pré de la Chappe. Les moutons figurent dans les armes de la ville.

198. [Cours de la rivière Vie et chateau d'Aspremont, par Jean-Baptiste Florentin, 8 septembre 1542.] — B. N., Cartes, Rés. Ge. A. 364.

Rouleau manuscrit au lavis, sur vélin, long de cinq mètres, montrant le cours de la Vie, en Vendée, depuis le château d'Aspremont jusqu'à l'Océan, vers Saint-Gilles Croix-de-Vie et la barre de l'estuaire. Dressé pour Jean de Bretagne, duc d'Étampes, ce plan donne le détail des moulins à vent et à eau, sables, salines, rochers, ponts et passerelles, villages, châteaux et fermes, aux abords de la rivière, dont l'auteur propose d'améliorer la navigation au moyen d'écluses et de « portes », sur une longueur de six lieues et demie... pour 2.000 francs!

VI

OBJETS DIVERS

199. Portrait d'Henri IV vieux. — Gravure au burin publiée par Pierre Firens, en 1610, après la mort du roi. — Dép. des Estampes, N. 2.

200. HENRI IV. — Médaille d'argent doré de G. Dupré, 1600. — Dép. des Médailles.

201. PORTRAIT DE SULLY EN BUSTE. — Gravure au burin, d'après Elie du Bois, publiée chez Paul de la Houve, 1614. — Dép. des Estampes, N. 2.

MAROLLES, *Catalogue d'estampes...*, 1666, p. 91. — Florent le Comte, *Cabinet...*) III 2, p. 85. — Le Blanc, *Manuel...*, t. II, 1856, p. 147.

202. SULLY. — Médaille d'argent par G. Dupré, 1607. — Dép. des Médailles.

203. PORTRAIT D'OLIVIER DE SERRES... *gravé d'après le portrait original peint en* 1599 *par son fils*. — Gravure au pointillé par Barthélemy Roger, vers 1810. — Dép. des Estampes, N. 2.

Tous les portraits d'Olivier de Serres dérivent du même original, y compris celui gravé par Millet en 1858. Cet original est exposé sous le n° 164.

204. JACQUES BOYCEAU. — Médaille de cuivre d'A. Dupré, 1624. — Dép. des Médailles.

Le revers représente des vers à soie.

205. LE JARDINAGE. — Revers d'une médaille à l'effigie de J. Boyceau, 1650. — Dép. des Médailles.

Dans le fond, la perspective du Jardin du roi.

206. BARTHÉLEMY DE LAFFEMAS, 1600. — Gravure sur bois au revers du titre de son *Quatriesme advertisse-*

ment du commerce. — Paris, chez Jamet Mettayer, 1600. — Dép. des Estampes, N. 2.

Second état d'un bois paru en tête d'un autre ouvrage de Laffemas, *Trésors et Richesses pour mettre l'Estat en splendeur...* (1598).

Sur le rôle économique de Laffemas, surtout en ce qui concerne la sériculture, voir Bernard Dufournier, *Le Conseil du Commerce d'Henri IV*, 1934.

207. Portrait de Jean Robin, herboriste du roi. — Gravure au burin extraite de son ouvrage : *Jardin du roy*, 1610. — Dép. des Estampes, N. 2.

Robin (1550-1629), « arboriste et simpliciste » des rois de France, de Henri III à Louis XIII, eut l'idée de créer à Paris un « jardin des plantes médicinales » destiné aux apothicaires et aux médecins. Il l'installa dans la Cité, à l'emplacement de la rue du Harlay actuelle et y acclimata un certain nombre de plantes dont il publia le catalogue en 1601. Outre le robinier ou faux acacia, il y fit pousser des tubéreuses et des mauves.

208. Les Moissonneurs. — Peinture (toile), vers 1560. École française. H. 0,85 × L. 1,12. — Palais de Fontainebleau.

Ch. Sterling, *La Peinture au XVIIe siècle, Album Braun*, 1937, pl. 3. — *Catalogue de l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'art français*, 1937, n° 57.

209. Cérès tenant une faucille et des épis. — Peinture sur bois de Martin Noblet, 1576, d'après Fr. Floris (1562). H. 1,05 × L. 0,74. Musée du Louvre.

Marolles, *Livre des peintres* (1673), éd. Duplessis, 1872, p. 58 (un Noblet cité comme graveur d'armoiries bourguignon, d'autres sont connus au XVIe siècle comme architectes à Troyes, Reims, Rouen).

210. SAINTE GENEVIÈVE GARDANT SES MOUTONS. — Peinture (bois), fin XVIe siècle. École française. H. 0,75 × L. 1,15. — Église Saint-Merry.

Au fond du paysage, on reconnaît une vue de Paris schématique et singulière (la Tour de Nesle, Notre-Dame, le Temple).

Journal des Artistes, 1836 (I), p. 31 (attribué à un Jérôme Pesne, inconnu par ailleurs). — *Inventaire des Richesses d'art de la France, Paris, Monuments religieux*, I, 1876, p. 283.

211. LÉGENDE DE SAINTE BARBE ET DU BATTEUR DE BLÉ. — Peinture sur bois, début XVIe siècle. — Musée des Arts Décoratifs. École espagnole.

212. FÊTE VILLAGEOISE. — Dessin de Saint-Igny, début du XVIIe siècle. H. 0,110 × L. 0,192. — École des Beaux-Arts, collection Masson.

Catalogue de la première Exposition de la donation Jean Masson, à l'École des Beaux-Arts, 1927, n° 178 (attribué à Callot). — *Catalogue de l'Exposition d'Art français ancien* à l'École des Beaux-Arts, 1936, n° 126.

213. LES BUCHERONS. — Tapisserie, atelier de Tournai, fin XVe siècle. H. 3,00 × L. 5,00. — Musée des Arts décoratifs.

Les Nouvelles collections de l'Union centrale des Arts décoratifs, 1908, 4e série, pl. 2. — R. VAN MARLE, *Iconographie de l'Art profane*, I, 1931, p. 427.

214. LES JOUEURS DE TIQUET. — Tapisserie, vers 1600. Ateliers des Gobelins. — Musée des Gobelins.

Au second plan, derrière les joueurs villageois qui tiennent leur « billiard », des bergers et des bergères. Au fond, un moulin à eau et un moulin à vent.

215-216. LE REPAS. — LES FILETS DU MARIAGE. — Tapisseries de la suite de Gombault et Macée. — Musée Galliéra.

Inventaire des Richesses d'Art de Paris, Monuments civils, t. III, 1902, p. 93-94. — FENAILLE, *État général...*, p. 218-224. — J. GUIFFREY, *Gombault et Macée*, *Gazette des Beaux-Arts*, 1919, II, 352-368. — Cf. aussi *Bulletin des Antiquaires de France*, 1908, p. 325-327; *Not. Soc. Manche*, 1919, p. 287-289; *Cat. du Musée Marmottan*, 1934, n° 10.

217. QUATRE PLANCHES DE COSTUMES, 1562 : *Le Laboureur. — La Rustique francoyse allant au marché. — Le Vieil Père de village. — Le Champenoys partant au marché des fromages et des volailles.* — Dép. des Estampes, série Oa.

Ces planches sont extraites du célèbre *Recueil de la diversité des habits*, édité chez Richard Breton, en 1562, et plusieurs fois réimprimé jusque 1567. Elles sont du graveur-éditeur Richard Despry, l'auteur des *Songes drôlatiques de Pantagruel*. Dans le même recueil se trouvent d'autres costumes « rustiques » de Bresse, de Picardie, d'Espagne, de Portugal, de Hongrie, de Flandre.

218. HENRI IV RAMENANT LA PROSPÉRITÉ EN FRANCE. Gravure sur bois publiée chez Jean III Leclerc, 1594. — Dép. des Estampes, Qb 1.

Ce placard intitulé : *Les Entre-paroles du Manant déligué et du Maheustre* a pour pendant un autre : *La Pauvreté et lamentation de la Ligue*. Ce sont des pièces de propagande en faveur d'Henri IV. Celle-ci, particulièrement curieuse, montre la ligue, entourée de ses chiens, quittant Paris tandis que le « manant », c'est-à-dire le paysan, salue le roi qui fait tomber des épis du ciel et croître des lis dans les champs. Il faut la rapprocher d'une vignette du *Dialogue d'entre le maheustre et le manant* de L. Morin, 1594 (Imprimés, Lb[35]. 509 A).

219. LES THUILERIES, plan du jardin. Gravure au burin de Ducerceau, vers 1585. Dép. des Estampes, topographie de Paris.

Le jardin est toujours le jardin en plaine du XVIe siècle avec ses petits parterres irréguliers, son labyrinthe, son bois. Il n'y a pas encore de plan d'ensemble.

Dans ce jardin des Tuileries, le roi aimait à se promener le matin avec les secrétaires d'État; le dauphin allait y cueillir des asperges. On se souvient qu'Henri IV voulut y acclimater les mûriers : il en fit planter en 1596, puis en 1601, en même temps qu'à Fontainebleau et à Madrid.

220. LE CHASTEAU ROYAL DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. Gravure au burin anonyme, XVIIe siècle. — Dép. des Estampes, topographie de Seine-et-Oise.

Cette gravure montre le jardin en terrasses de Saint-Germain, qui date d'Henri IV. C'est une innovation, apparue d'abord, selon M. Gébelin, à Verneuil. Les terrasses se substituant au jardin en plaine courant au XVIe siècle, les grottes avec automates, les parterres symétriques, les canaux et les bassins, annoncent ce que seront les jardins classiques dont ceux de Versailles sont le plus magnifique exemple.

221. JARDIN DE L'ÉLECTEUR PALATIN A HEIDELBERG. Gravure au burin de Merian, début du XVIIe siècle. — Dép. des Estampes.

Le jardin botanique d'Heidelberg qu'Olivier de Serres donnait en exemple aux Français datait de 1595.

222. JARDIN DU ROY TRES CHRESTIEN HENRI IV... de Jean Robin, 1608. Frontispice gravé par Pierre Vallet. — Bibl. du Muséum d'histoire naturelle.

L'ouvrage de Robin était destiné à fournir, par ses soixante-douze planches représentant des plantes décoratives, des mo-

dèles aux brodeurs et aux tapissiers. Il occupe une place importante dans la campagne de presse qui devait aboutir en 1626 à la création du Jardin des Plantes actuel dirigé d'abord par Guy de la Brosse, puis par Vespasien, fils de Jean Robin.

Louis DENISE, *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes*, 1903, p. 19-20.

223. FLEURS, FRUITS ET LÉGUMES DIVERS. Peintures sur vélin de Nicolas Robert. — Muséum d'histoire naturelle.

224. LES TRAVAUX ET LES JEUX RUSTIQUES. Gravures d'E. H. Langlois (1821) d'après les bas-reliefs de l'hôtel du Bourgthéroulde à Rouen, début du XVIe siècle. — Dép. des Estampes, Dc. 73a.

Ce sont les pl. 8 à 13 de la *Description des maisons de Rouen*, de M. de la Quérière. — 8. Faucheurs et faneuse. — 9, 10 et 11. Jeux. — 12. Tonte des moutons, le loup emporte une brebis. — 13. La pêche.

225. QUATRE PHOTOGRAPHIES DE MOULINS FRANÇAIS du XVIe siècle. — Collection H.-A. Webster.

226. COUPE OVALE : L'Été et l'Automne (Cérès et Bacchus), par Bernard Palissy. — Musée du Louvre. Inventaire 1392, cat. 125.

Sur cette coupe, et en général les œuvres de Palissy exposées ici, voir Mlle J. Ballot, *Musée du Louvre. La céramique française, Bernard Palissy*, 1924.

227. PLAT ROND, forme corbeille, par Bernard Palissy. — Musée du Louvre, Inventaire 1364, cat. 66.

228. Pomone, ou la Belle Jardinière, ou le Printemps, par Bernard Palissy. — Musée du Louvre, Inventaire 1347, cat. 100.

229-230. Deux grands plats ovales à rustiques figulines, par Bernard Palissy. — Musée du Louvre. — Inventaire Durand, 3530, cat. 32, et Inventaire 1360, cat. 43.

231. Le Mois d'octobre. — Assiette en émail peint de Pierre Reymond. — Musée de Cluny. Inventaire, nº 1858. — *Cat. du Musée de Cluny*, 1859, nº 2031.

232. Le Mois d'avril. — Assiette en émail peint de Pierre Reymond (1513-1584). — Musée de Cluny. Inventaire nº 1857. — *Cat. du Musée de Cluny*, 1859, nº 2030.

233-234. Gourde en terre vernissée et gourde au monogramme du Christ. — Musée des Arts décoratifs.

235-236. Deux Fromagères. — Bretagne. — Musée des Arts décoratifs.

237. Cruche a deux becs. — Musée des Arts décoratifs.

238. Instruments aratoires, outils d'artisans et

USTENSILES DE MÉNAGE des XVIe et XVIIe siècles. — Collection de M. Gilbert Moisset.

1. — Gril en fer forgé, XVIe siècle.
2. — Doloire, avec marque d'artisan.
3. — Couperet de boucher, avec manche de bronze, décoré d'une tête de lion.
4. — Grandes forces.
5. — Petites forces.
6. — Clavandier, avec figure coiffée d'une bourguignote.
7. — Alène de bourrelier, décorée d'une charrette attelée.
8. — Poinçon, avec tête en volute.
9. — Couteau pliant, avec le manche terminé par un poinçon.
10. — Fer à briquet.
11. — Garniture de fer à briquet représentant une chimère attaquée par un poisson, plomb, XVIe siècle.
12. — Collier de bœuf à anneaux sonnants.
13. — Mailloche (brochoir) de maréchal-ferrant.
14. — Boutoir de maréchal-ferrant, XVIe siècle.
15. — Moulin à épices en fer.
16. — Volant de moissonneur, manche incrusté d'étain.
17. — Echenilloir, XVIIe siècle.
18. — Fer de marteau.
19. — Gril à décor en forme de cœur.
20. — Cuiller à pot en fer, à manche incrusté de cuivre.
21. — Fourchette à pot, avec lettres et signe astrologique gravés.
22. — Manche de fouet à anneaux.
23. — Roulette de pâtissier, décor au coq.
24. — Moule à pâtisserie, avec alphabet et figures diverses.
25. — Rouleau à pâtisserie, avec personnages.
26. — Serpette d'honneur, à manche d'ivoire. La lame porte l'inscription : « pour loger mon parroqui 1605 ».
27. — Serpette à tailler, à manche d'ivoire et virole de cuivre, avec l'inscription : Michel Gueu.
28. — Couteau à greffer à lame gravée et dorée, marquée R; manche d'ébène et de nacre.
29. — Nécessaire de jardinier; manche en os incrusté d'or et d'argent. Les lames dorées et gravées portent l'inscription : « In te Domine speravi non confondar in eternum ». Fin XVIe siècle?

30. — Rainette de charpentier avec tourne à gauche.
31. — Varlope décorée d'un agneau pascal à l'appuie-main, avec clef sans lame.
32. — Varlope décorée d'une tête d'homme.
33. — Chenet représentant un cheval stylisé.
34. — Volet de moule à cierge représentant un évangéliste et une cariatide.
35. — Volet de moule à cierge représentant un évangéliste et une tête d'ange.
36. — Pelle à chaufferette perforée d'un cœur.
37. — Petite pelle à feu.
38. — Casse-noisette avec coq et inscriptions.
39. — Casse-noisette avec mâchoires en forme de cœur.
40. — Casse-noisette à vis.
41. — Moule à cotignac, décor grappe de raisin.
42. — Moule à cotignac, avec grappe de raisin et corne d'abondance.

239. Cierge de confrérie. Cuivre repoussé. — Église Notre-Dame, à Tonnerre.

Il est orné de l'image de saint Vincent, patron des vignerons.

240. Les Mois, le Zodiaque, les Peuples du monde. — Pilier de Souvigny, XIIe siècle. Moulage. — Musée des Monuments français.

Ce pilier, placé sans doute au centre du cloître de l'abbaye, offrait aux moines une image de l'espace et du temps.

E. Male, *L'Art religieux du XIIe siècle en France*, 1924. — Louis Bréhier, *Le pilier de Souvigny et l'histoire naturelle fantastique au Moyen Age, les Amis de Montluçon*, 1928, p. 29-48.

241. Paysan bêchant sa vigne. — Amiens, Cathédrale, porte Saint-Firmin, XIIIe siècle. Moulage. — Musée des Monuments français.

Symbole habituel du mois de mars dans l'art des cathédrales.

242. Paysan portant une charge de foin. Paris, Notre-Dame, XIIIe siècle. Moulage. — Musée des monuments français.

Symbole du mois de juin.

243. Moissonneur aiguisant sa faux. — Paris, Notre-Dame, XIIIe siècle. Moulage. — Musée des Monuments français.

Dans le calendrier des cathédrales, le mois de juillet est toujours représenté par un homme armé de la faux ou de la faucille. Voyez p. 4 la note de l'introduction de M. Marc Bloch.

244. Statue de saint Vernier. — Bois, XVIe siècle. Provient de Beaune. — Appartient à M. Paul Gouvert.

Saint Vernier est le patron de nombreuses confréries de vignerons en Bourgogne.

245. Statue de saint Antoine. — Bois, XVe siècle. — Église de Jambles (Saône-et-Loire).

246. Statue de saint Éloi. — Pierre, XVIe siècle. — Chapelle N.-D. de Treguzon, à Gouëzec (Finistère).

247. Statuette de sainte Brigide. — Bois, fin du XVe siècle. — Provient de la région de Saint-Omer. — Appartient à M. Gerrebout.

TABLE DES PLANCHES

FRONTISPICE. 9. Place des paysans dans la société médiévale. (Ms. franç. 126.)

I. 5. Une Charrue du XIIe siècle. (Ms. lat. 15675.)

II. 83. Occupations des mois dans un manuscrit provençal du XIVe siècle. (Ms. franç. 9219.)

III. 8. Une Charrue perfectionnée au début du XVe siècle. (Ms. franç. 598.)

IV. 94. Les Chevauchées des mois d'avril et mai dans les *Grandes Heures de Rohan*. (Ms. lat. 9471.)

V. 54. Les Oiseaux de la basse-cour au XVe siècle. (Ms. franç. 9140.)

VI. 65. Le Retour à la ferme (XVe siècle). (Ms. franç. 9198.)

VII. Le Cycle des travaux et des jours. — Barthélemy de Glanville, Lyon, 1485. — Rés. R. 218.

VIII. Les Travaux de juin. — *Compost et Kalendrier des Bergers*, Paris, 1499. — Rés. V. 1266.

IX. Occupations du mois de décembre. — *Compost et Kalendrier des Bergers*, Paris, 1499. — Rés. V. 1266.

X. Les Semailles et la Fenaison. — Pierre de Crescens, Paris, 1486. — Rés. S. 284.

XI. La Greffe des arbres. — Nicole du Mesnil, Lyon, vers 1500. — Rés. S. 833.

XII. Costumes rustiques. — *Recueil de la diversité des habits*, Paris, 1562. — Estampes, Oa.

XIII. Les Vendanges. — Gravure au burin d'Étienne Delaune, 1568. — Estampes, Série des Allégories.

XIV. L'Élevage des vers à soie. — Gravure au burin de Mallery, 1602. — Rés. S. 308.

XV. Saint-Éloi. — Pierre polychromée, XVIe siècle. Gouëzec (Finistère).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos I

Aux visiteurs I

Imagerie de la vie rurale. II

I. Aspects de la vie rurale 19

II. Rythme de la vie rurale 45

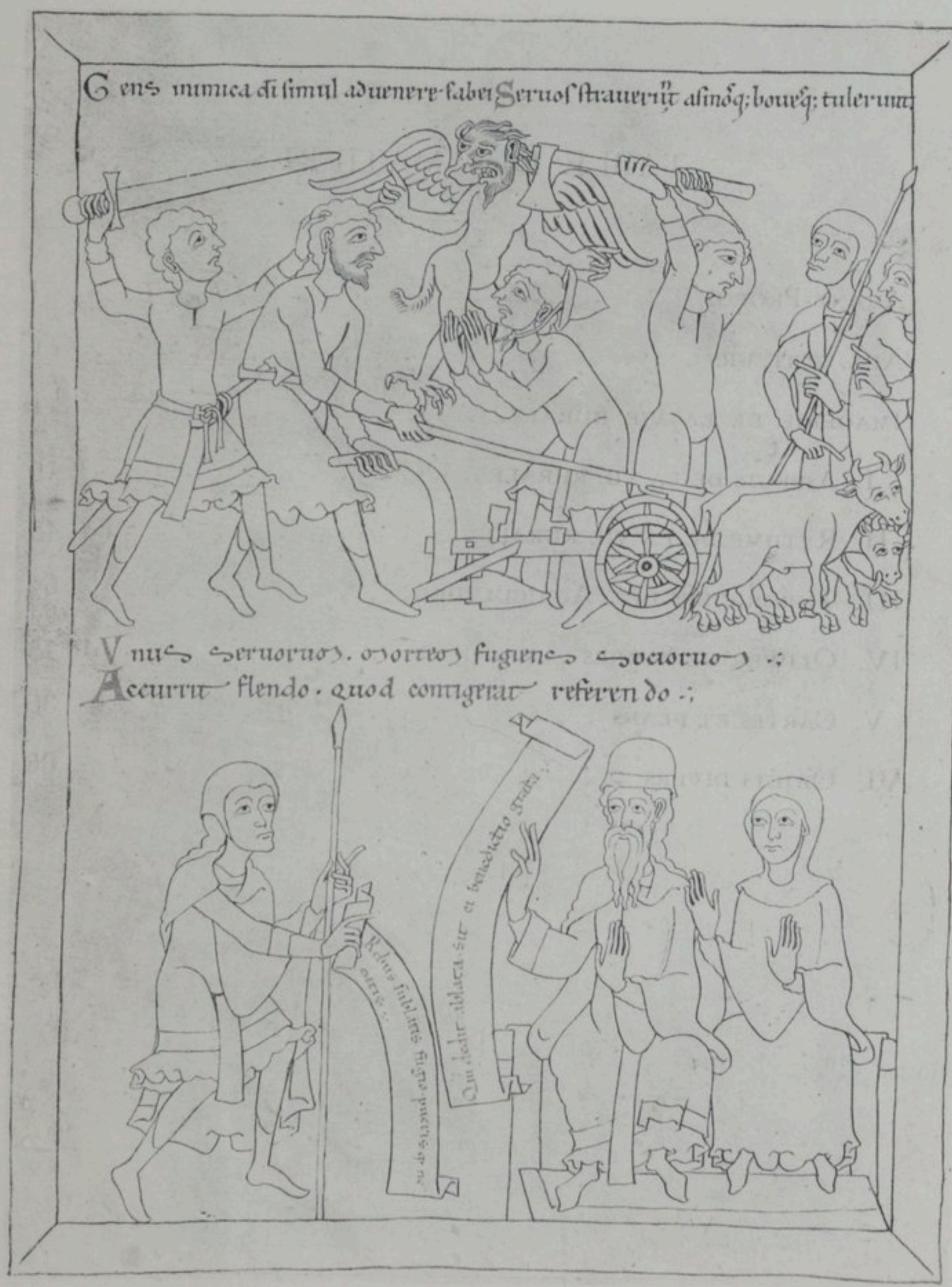
III. Théoriciens de l'Agriculture. 63

IV. Olivier de Serres 75

V. Cartes et plans 86

VI. Objets divers 88

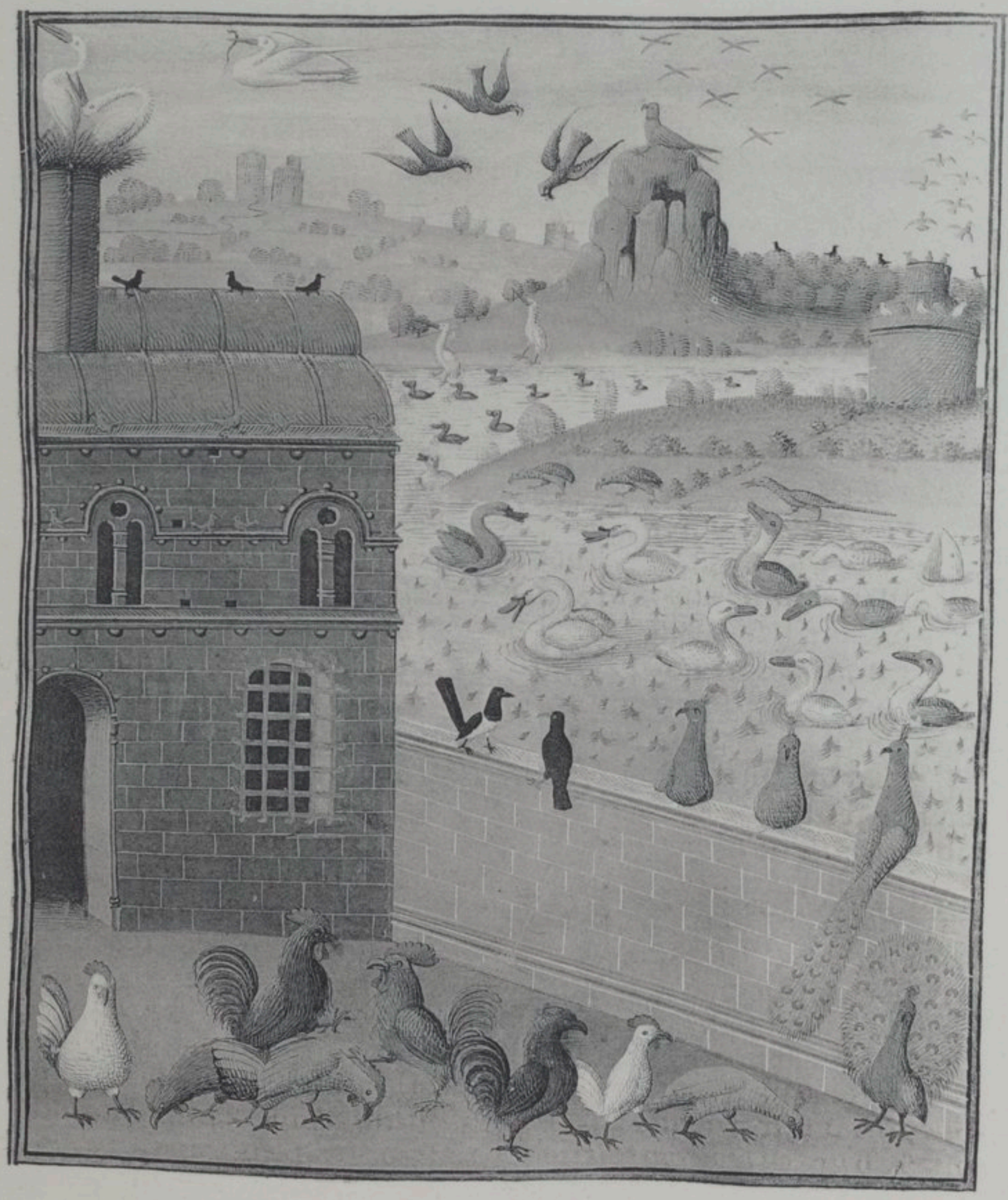
IMPRIMERIE J. DUMOULIN, PARIS (H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR)


Gens inimica di simul aduenere fabei Seruos strauerit asinoq; bouesq; tulerum
Vnus seruorum. o sortes fugiens vcaorum .:
Accurit flendo. quod contigerat referendo .:

BIBLIOTH. NATIONALE R.F.

decesse
Cy ensuyt lystoire de Ceres
qui fut lancienne et tresplan
tureuse deesse des bles et royne
des sicuiens. La. bxi. rubriche.

Et lalune xix.
Et lalune xx.



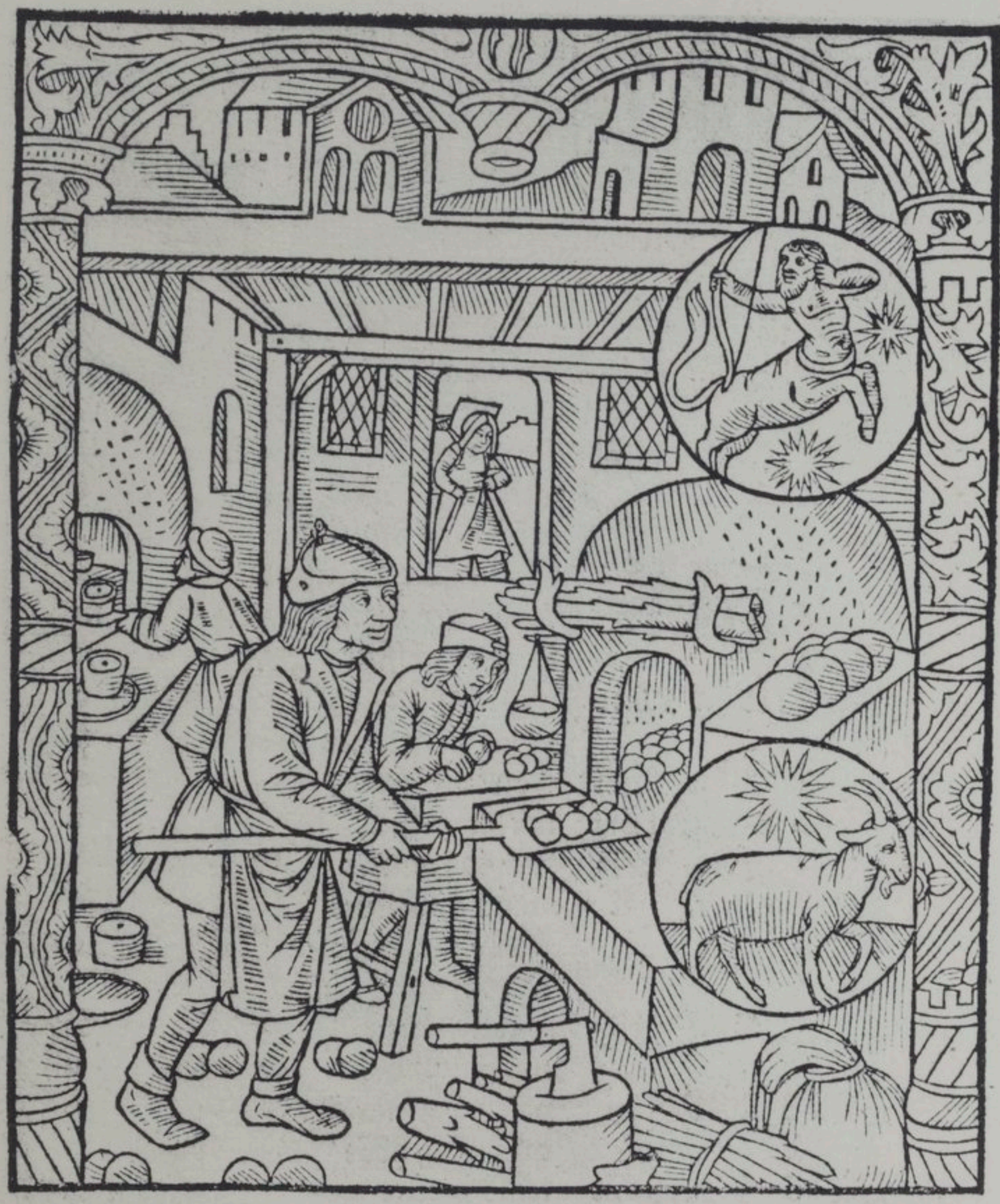
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

BIBLIOTH. NATIONALE RF

Cy commence le neufiesme liure du proprietaire lequel traicte du temps.

Du temps et de ses parties. .i. ment est le premier/et est perpetuel selon aristote ou liure du ciel 7 du monde/et nest poīt

Juing



Decembre

NATIONALE BIBLIOTHEQUE

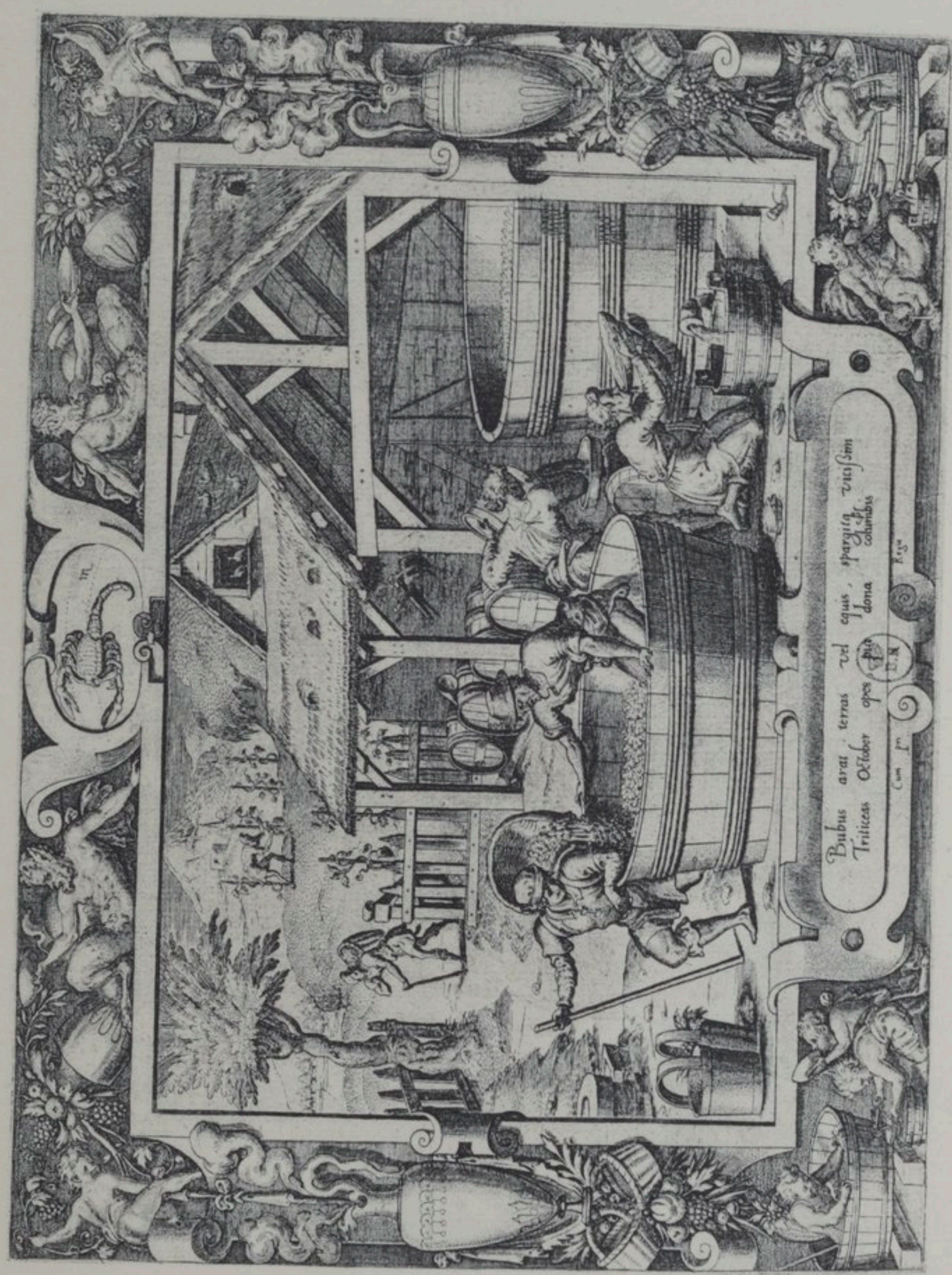
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Le laboureur,

Le Laboureur à tousiours son courage
De trauailler au monde terrien,
Il n'est oysif, mais de son labourage,
Souuẽt nourry sont ceux qui ne font rien

La rustique francoise

Regardez bien (Lecteurs) la contenance
De ceste femme, en ce pourtrait antique,
Tousiours ainsi on voit parmy la France,
Estre vestue vne femme rustique.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

5.

Tum fronde, ramo, fascibusq; conditus, Se voluit, et pilæ in modum se contrahit.

BIBLIOTH. NATIONALE RF

BIBLIOTH. NATIONALE RF